

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Gérard MASSON, *L'ébranlement de l'universalisme occidental. Relectures et transmissions de l'héritage chrétien dans une culture « relativiste »* (Questions contemporaines), Paris, L'Harmattan, 2009, 13.5 x 21.5, 121 p., br. EUR 12.5, ISBN 978-2-296-06973-2.

Cette étude, bien écrite, prend acte de la perte du leadership religieux, spirituel, intellectuel et culturel de l'Europe dans le monde. Face aux concurrences d'aujourd'hui et aux nouveaux rapports de force, mais surtout en raison du relativisme dominant, les Européens, ayant abandonné toute prétention à l'universalité de leurs valeurs, les laissent aller à la désaffection. Cette déstructuration touche l'ensemble du système des références européennes, mais surtout son fondement, à savoir la conscience religieuse. Cela se traduit tantôt par des crispations, tantôt par une ouverture aux dialogues culturels, qui tirent le meilleur possible du relativisme acquis. Après avoir donné une analyse, juste et nuancée, des attitudes qui accompagnent ce mouvement, l'A., qui ne quitte que rarement le propos du sociologue, en vient à constater que, tous comptes faits, les valeurs de consensus, les comportements et les attentes encore largement répandus dans le monde occidental moderne sont, pour une bonne part, issus d'une transformation séculière et d'une déstabilisation du point d'application de la tradition chrétienne. C'est en raison de ce constat que l'A. propose alors de faire droit au maintien, voire à la promotion des « croyances modestes » dans le champ social. Il entend par là la défense des faibles certitudes, des désirs hésitants qui donnent à Dieu, à la spiritualité, au religieux et à l'homme de culture la garantie de se savoir toléré, voire la possibilité de se sentir reconnu dans la fragilité d'une théologie inachevée et d'un questionnement sans termes définis et sans finalités clairement avouées. Il plaide en somme pour un « laisser devenir » des références religieuses occidentales, au rythme de leur sécularisation progressive, un rythme dont l'eschatologie chrétienne ne serait que l'inflexion. – J.-Cl. POLET.

Giovanni DOTOLI, Carolina DIGLIO (éd.), *Cocteau l'Italien. Atti del Convegno internazionale in onore di Pierre Caizergues, Napoli, 4-5 maggio 2007* (Biblioteca della Ricerca, Cultura straniera, 146), Fasano, Schena, 2007, 14 x 21, 262 p., br. EUR 32, ISBN 978-88-8229-727-5.

« Habitons le Paradis Terrestre. Hôtel dans un jardin en pente qui domine Rome. On cueille des oranges de la fenêtre et le soleil chauffe les meubles de satin bleu de ciel ». À sa mère, Cocteau écrit sa découverte de la capitale italienne, en 1917, en compagnie de Picasso et dans les pas de la troupe Diaghilev, au cours d'une étape qui compte dans son parcours artistique. C'est un des beaux témoignages que recueille ce *Cocteau l'Italien* dirigé par Giovanni Dotoli et Carolina Diglio. L'ouvrage, né d'un colloque napolitain de mai 2007, constitue le numéro 146 de la riche collection

Cultura Straniera, laquelle fait une large place à la littérature française. Les contributeurs, italiens ou hexagonaux, partent en quête d'un Cocteau peut-être méconnu : l'artiste protéiforme qui emprunte à l'Italie des impressions et des modèles. Ici, chacun n'écrit pas dans sa langue maternelle : le français domine, hommage à l'écrivain célébré. — En ouverture du livre, Pierre Brunel s'intéresse à l'affection de Cocteau pour l'opéra italien. Ce n'est pas un rapport exclusif : fervent amateur de Wagner et Bizet, Cocteau semble aimer le genre en entier, au point de déformer son regard poétique ; chez lui, Naples passe ainsi pour un décor d'opéra baroque. Cette analyse permet déjà d'entrevoir comment Cocteau tisse ses amitiés italiennes, avec Giorgio De Chirico et son frère Alberto Savinio entre autres, « deux frères nourris en Grèce », « surveillés d'une Acropole par leur mère, assise en robe d'opéra sur une chaise de bal ». — Après cette première incursion dans l'Italie de Cocteau, David Gullentops propose de s'arrêter sur la figure du peintre Uccello, qui apparaît souvent au sein de l'œuvre coctailienne, notamment dans les écrits théoriques (*Picasso, Le Mystère laïc, Opium, Des Beaux-arts considérés comme un assassinat, Essai de critique indirecte*). Cocteau procède en fait à une relecture de Marcel Schwob, qui a consacré au peintre une de ses *Vies imaginaires*. — Toujours en peinture, Jean Touzet montre de quelle manière Cocteau s'empare de Léonard et de Michel-Ange. Du premier, il veut surtout retenir le personnage trouble de l'affaire Saltarelli. Le second lui sert de guide quand il peint la chapelle de Villefranche. Jean Touzet a le grand mérite de nous offrir une clé de lecture pour cette suite d'articles : « Au fond, toute admiration mise à part, et Dieu sait qu'elle fut grande pour l'un [Léonard] comme pour l'autre [Michel-Ange], c'est la notion d'œuvres à cachettes qui excite violemment l'intérêt de Cocteau. Avec ou sans influence de Dali, elle fait irruption dans son esprit au moment où, avec quelque effroi, il découvre l'autace de Genet. Elle déborde même le cas des deux Italiens puisque l'érotisme d'un autre peintre, le Greco du *Martyre de saint Maurice*, provoque la même panique, disons d'ordre éthico-esthétique » (p. 50). L'amour de Cocteau pour l'Italie n'a donc pas d'œilère ; il est autant européen (du sud) qu'italien ; l'Italie n'est qu'une de ses terres d'inspiration. — Deux textes (Carlo Vecce et Stefano di Lauro) s'attachent à la longue réappropriation du thème orphique par Cocteau, qui rejoint D'Annunzio, Apollinaire, Dino Campana, Rilke. Le mythe est réécrit. Aristée disparaît, remplacé par Heurtebise. Et le film *Orphée* de 1950 a des accents italiens, quand il évoque ce « no man's land entre la vie et la mort [...] semblable à quelque Pompéi de Gradiva ». Souvenir de voyage : Cocteau a visité la ville antique, comme le rappelle Giovanni Dotoli, qui observe les deux grandes étapes – Rome et Naples – de l'*Iter Italicum* de l'écrivain préférant la cité parthénopéenne, car Rome « [l']embrouille. Le Forum [lui] montre le désordre d'une chambre après le passage des cambrioleurs ». Manière d'intermezzo, Rome Deguergue livre alors une « prose poétique » sur Cocteau et ses voyages d'Italie. — Il est aussi question de cinéma, grâce à Claude Séférian, qui note les correspondances Cocteau-Emmer (Robert Zemignan y insiste plus loin dans un article spécial, « Luciano Emmer et Jean Cocteau. *Venise et ses amants* »), Cocteau-Antonioni, Cocteau-Rossellini et bien sûr Cocteau-Visconti. Il semble annoncer l'article de Jean-Luc Steinmetz sur le Cocteau visitant précocement Venise, marqué par le suicide – en 1908 – d'un de ses anciens amis du Lycée Condorcet, Raymond Laurent, sur les marches de la Salute. La ville se retrouve au cœur de plusieurs textes : *Le Pigeon, Amitié vénitienne* ... — Puis Elena Fermi retrace l'intimité de Cocteau, dans les années 1950, avec Fabrizio Clerici, illustrateur, et Vanni Scheiwiller, éditeur, en ressuscitant de belles pièces d'archives du fonds Clerici, dont certaines sont reproduites. Pour que le panorama soit complet, Enrico Castronovo suit Cocteau en Sicile. À cette occasion il exhume une rareté : un court texte intitulé « Salut à la Sicile » publié en 1953 dans *Sicilia*, revue régionale de tourisme. Un des personnages chers à l'auteur ne porte-t-il pas le nom de Cégeste ? Et la villa Palagonia ne rentre-t-elle pas en écho avec les décors de Christian Bérard pour les films de Cocteau ? — Le long travail de Colomba La Ragione sur *La Belle et la Bête* fait ensuite figure d'aparté. L'analyse filmique paraît autonome, assez éloignée du propos général, qui reçoit une conclusion de Caroline Diglio, attentive aux chemins par

lesquels l'Italie entre dans l'œuvre de Cocteau, homme-synthèse et touche-à-tout. Comme un appendice éclairant, Sergio Zoppi clôt l'ouvrage par une inversion des miroirs : ce n'est plus Cocteau qui parle de l'Italie, mais Alberto Savinio qui se place dans l'ancre d'Orphée pour décrire le *fascino lirico* du Français. — Nourri de plusieurs sources d'archives romaines et parisiennes, l'ensemble de ce *Cocteau l'Italien* se lit avec plaisir ; il enrichit le dossier général des confluences européennes et de la perméabilité des arts. — Sarah REY.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Dominique JAILLARD, *Configurations d'Hermès . Une « théogonie hermaïque »* (Kernos, Supplément 17), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2007, 16 x 24, 292 p., br., ISBN 978-2-9600717-0-2.

L'ouvrage de Dominique Jaillard, issu d'une thèse de doctorat conduite sous la direction de Marcel Detienne, constitue une approche originale d'Hermès à deux égards. D'une part, parce que, tout en étant centré sur un dieu, l'étude travaille sur les configurations panthéoniques ou polythéistes au sein desquelles la présence et l'action du dieu prend son sens. D'autre part, parce que, loin de proposer un *patchwork* de sources provenant de lieux et d'époques différents, l'A. a privilégié une source, l'*Hymne homérique à Hermès*, qui constitue le fil conducteur de l'enquête dans la mesure où la tradition hymnique fonctionne comme un instrument exploratoire de la personnalité des dieux. Cette double posture s'avère très fructueuse. L'ouvrage est certes complexe dans sa construction et dans son écriture – les pages 163-164 ou 236 en constituent un exemple quelque peu paroxystique – mais il est très fin dans les analyses et très érudit par l'intime connaissance de l'univers religieux des Grecs qui y est déployée. — En Introduction, l'A. insiste bien sur la perspective dynamique qui est la sienne : les configurations polythéistes, en effet, dans lesquelles Hermès trouve sa place, sont en constante redéfinition. Mouvements et déplacements, croisements et interférences sont donc les maîtres mots de toute enquête sur les divinités, même si elle s'attache à éclairer les divers points d'ancrage de l'une d'elles. — Dans le premier chapitre, on s'intéresse au surgissement d'une puissance divine nouvelle, Hermès né dans l'ancre obscur de sa mère Maïa, l'Atlantide, qui s'est unie à Zeus, surgissement mis en récit dans l'*Hymne homérique*. L'enjeu théogonique conduit évidemment à la définition d'une τιμή, une part de puissance et de gloire au sein de la société olympienne. L'hymne, qui envisage le panthéon à partir d'une divinité dont on célèbre la grandeur, crée en quelque sorte une « fiction » qui explique le partage des τιμαί et leur agencement. — Ainsi, frère d'Apollon, Hermès est-il animé du même désir de reconnaissance que lui. De belles pages mettent en parallèle la naissance d'Hermès, entre le pôle atlantéen que représente sa mère et le pôle olympien de son père, et celle à Délos d'Apollon, le dieu de l'épiphanie fulgurante. Il faut du reste souligner l'utilisation très judicieuse et toujours éclairante qui est faite dans ce livre du comparatisme. Tanagra et Phénée sont les lieux privilégiés de l'enracinement du petit Hermès, des lieux de marge et d'intégration à la fois. Hermès œuvre à l'écart, mais toujours pour revenir vers le centre. La géographie de ses œuvres est du reste panhellénique : Arcadie, Béotie, Piérie, antres, bois, montagnes ... il passe aisément d'un lieu à l'autre, d'une temporalité à l'autre. Les compétences d'Hermès s'y déploient peu à peu, ainsi que ses talents, autant de κλυτά ἔργα orientés vers la conquête de la reconnaissance et de la gloire, toujours en compétition avec Apollon, son frère. — Le rapport d'Hermès au sacrifice est au cœur du Chapitre II. Une envie de viande se saisit en effet d'Hermès, envie de sacrifice, donc d'échange avec les humains, de culte et de légitimité. L'*Hymne* met ici en scène un sacrifice particulier dont D. Jaillard analyse parfaitement tous les tenants et aboutissants. Hermès prélève deux vaches sur un troupeau aux vertus immortelles ; il les abat, sans faire couler le

sang (il perce leur moelle), les découpe, les fait rôtir, les divise en douze parts pour honorer les douze dieux. Le modèle suivi n'est pas celui de la $\theta\upsilon\sigma\iota\alpha$, mais ce n'est pas non plus un contre-modèle, « anti-prométhéen ». C'est un sacrifice particulier d'un dieu pour les dieux. Le festin, qui constitue un élément central de la pratique sacrificielle grecque, est en quelque sorte différé. La mise en parallèle avec le sacrifice d'Eumée au chant 14 de l'Odyssée et avec le récit du même sacrifice hermaïque par Apollodore – qui met en scène le dieu faisant bouillir les viandes et les consommant – apporte des précisions décisives pour l'interprétation de la « théologie sacrificielle hermaïque » élaborée par l'*Hymne*. — Un des enjeux est le rapport entre élevage, abattage et sacrifice, donc la recherche d'un équilibre, sous l'égide d'Hermès, entre les pratiques de la circulation des biens, de l'échange, du don et de la razzia. Dans ce rôle, Hermès entre en résonance avec Héraclès, autre bouvier mythique et fils de Zeus, voyageur lui aussi, tous deux hommes de l'ἔσχατιή, des marges et des fondations. Hermès, lui, ne fonde pas, mais il rend le sacrifice possible, ce qui constitue une contribution majeure à la mise en place d'espaces de négociation au sein de la cité. — Le champ de la parole poétique et de la mantique représente un autre lieu de conciliation, mais aussi de compétition avec Apollon. Au seuil de l'antré où il est né, Hermès rencontre, en effet, une tortue qu'il va transformer en lyre. La τέχνη qu'il déploie pour transformer l'animal n'est pas bien différente de celle dont il fait preuve avec les vaches du sacrifice. Chant et offrande sont donc solidaires au sein d'un système de communication dont Hermès apparaît comme un des maîtres. Le rapport aux Muses des dieux citharèdes, Hermès et Apollon, met en scène la notion d'inspiration et d'éducation. Hermès n'est-il pas, aux côtés d'Héraclès, le dieu du gymnase ? L'analyse subtile, jamais forcée, souligne la complexité du réseau de connexions et d'oppositions qui se noue autour d'Apollon, d'Hermès et des Muses. — Le rapport privilégié d'Hermès à Mnémosyne, la Mémoire et mère des Muses, est un autre enjeu majeur. Le chant qu'Hermès entonne pour séduire et apaiser Apollon est placé sous son nom. C'est qu'Hermès chante le partage théogonique des pouvoirs dont Mnémosyne est la garante puisque le chant sanctionne et perpétue cette répartition dans laquelle Hermès s'insère pleinement. Cette « poétique du théogonique », sensible chez Hésiode aussi, bien entendu, se situe entre vérité, mémoire et oubli, un parcours dangereux qu'Hermès balise avec une certaine désinvolture. Du reste, une fois son chant terminé, Hermès échange la lyre contre un fouet qui lui donne la maîtrise d'un troupeau. L'équivalence repose sur le lien entre le chant de l'aède et le sacrifice, deux pratiques où échange et accroissement, richesses et gloire se croisent et se tissent. — Reste enfin à explorer le rapport différencié d'Apollon et d'Hermès avec la βουλή de Zeus, sa puissance de délibération et de décision, sa « souveraineté ». Ici aussi, la position d'Hermès se joue entre marginalité et intégration. — Puissance mobile, multiple, courbe, dieu de l'antré, de la nuitée, de l'ubiquité et du secret, souvent à l'écart et pourtant bien présent, Hermès a le pouvoir de faire croître et décroître, de mettre en mouvement et d'immobiliser. Il échange sans cesse les biens et les rôles, mais il conquiert par là même sa propre τιμή parmi les hommes et les dieux. Puissance paradoxale qui se développe dans l'entre deux, Hermès est néanmoins très actif dans la sphère des échanges et du partage qu'implique l'instauration de toute communauté, toute πόλις. Ce compte rendu ne peut rendre justice aux innombrables analyses que contient le livre, toutes conduites avec une égale finesse et érudition. On ne cherchera pas, dans ce livre, une approche monographique traditionnelle qui cartographie les mythes et les cultes. C'est autre chose, c'est passionnant. Un régal pour les spécialistes de religion grecque, d'anthropologie et d'histoire des « articulations du polythéisme ». Bibliographie et index complètent un volume parfaitement présenté, comme l'éditrice de *Kernos* nous y a depuis longtemps habitués. — Corinne BONNET.

Gábor BETEGH, *The Derveni Papyrus. Cosmology, Theology and Interpretation*, Cambridge, University Press, 2004, 16 x 23.5, XII + 441 p., rel. £ 65 / US \$ 110, ISBN 0-521-80108-7.

Les fouilles des tombes de Derveni, près de Thessalonique, ont mis au jour, entre autres nombreuses richesses, un rouleau de papyrus à moitié carbonisé, retrouvé parmi les restes d'un bûcher funéraire. Miraculeusement conservé en milieu grec, ce document est d'autant plus précieux qu'il nous livre – en ligne directe – un texte de caractère religieux rédigé dans la seconde moitié du IV^e s. Depuis sa découverte en 1962, et malgré d'importants problèmes de lecture et d'édition, ce texte a suscité l'intérêt des chercheurs et fait l'objet de plusieurs commentaires, mais l'auteur du présent ouvrage nous offre une étude particulièrement complète et soignée. On le suit dans une analyse progressive dont l'objectif final est de reconstituer aussi précisément que possible le rôle de ce texte et la doctrine qu'il reflète. Sa méthode est rigoureuse : il dresse une vue d'ensemble du problème et des solutions proposées, avant de développer, point par point, sa propre théorie. — Après avoir donné une édition-traduction du texte et un historique de la trouvaille (ch. I), il examine le contenu des six premières colonnes, relatives au destin de l'âme et aux rituels à accomplir pour lui assurer un passage sécurisé dans le monde souterrain (ch. II). La seconde partie du document, le commentaire d'un poème orphique, impose une démarche en deux temps. La reconstruction du poème, premièrement, et son interprétation : une théogonie révélant Zeus comme dieu suprême et source de l'univers, recréé à neuf (ch. III et IV). L'exploration du commentaire, ensuite, dont on découvre qu'il ne contredit pas le sens du poème, comme cela a été souvent écrit, mais le suit ou plutôt le dépasse, faisant de la théogonie une cosmogonie et ramenant les différents dieux à un seul dieu cosmique, *Nous*, l'être intelligent, créateur de l'univers. Ainsi se reconstruit, au delà du texte, la théorie cosmologique de son auteur, établissant l'identité du dieu cosmique – qui est aussi le premier élément, l'air – et le mécanisme de son œuvre pour le passage d'un état pré-cosmique – une mixture contenant tous les éléments des futures entités – à l'ordre cosmique, par la création du soleil, élément de feu, qui agit comme moteur de la formation de tout l'univers (ch. V et VI). Des comparaisons avec les idées de certains philosophes présocratiques, Anaxagoras, Diogène d'Apollonie ou Archélaos d'Athènes, permettent de déterminer les influences et les particularités de cette théorie (ch. VII et VIII). — En résumé, l'air – divin – domine le cosmos, et il agit par le moyen du feu. Le lien entre cette cosmologie et la première partie du texte, traitant de l'âme, peut être reconstitué sur ces bases : la même divinité gouverne l'âme et le cosmos, ce qui permet de connaître la nature de l'âme, de savoir où elle va dans le cosmos après la mort, et en quoi le feu joue aussi pour elle un rôle bénéfique (ch. IX). — Il reste à définir la fonction de l'auteur du papyrus, à défaut de lui attribuer une identité. L'importance accordée à l'explication et à la connaissance laisse en tout cas supposer, par comparaison avec la discipline médicale, qu'il se posait non pas en simple représentant, mais en expert de son art, critiquant les autres et proposant son enseignement éclairé (ch. X et annexe). — Véronique VAN DRIESSCHE.

Francesca PRESCENDI, *Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2007.

« Ce travail est une enquête sur le sacrifice vu par les Romains » : la première phrase de l'Introduction de cet excellent livre en fixe clairement l'orientation et l'originalité. Les Romains, en effet, dans la littérature dite antique ont développé des exégèses, rationnelles ou mythiques, rendant compte de leur propre pratique sacrificielle qui constitue l'axe central de leur vie religieuse. Les commentaires sur les rituels, qui avaient souvent été taxés de fantaisistes, naïfs et contradictoires par les modernes, sont ici pris au sérieux, comme autant de « représentations » ou de « lectures » qui reflètent les conceptions que les Romains se faisaient des dieux, de leur service, de leurs relations avec les hommes, avec la nature et entre eux. Il ne s'agit donc pas de choisir entre les exégèses fondées et infondées, vraies ou fausses, mais plutôt de comprendre la et les significations prêtées à chacune d'entre elles, comme autant de reflets des conceptions du sacrifice. L'ensemble des interprétations

possibles et des spéculations sur tel ou tel usage sacrificiel déploie un éventail de sens qui a le mérite de faire apparaître le culte comme une pratique vivante, susceptible d'évoluer, de varier, de donner lieu à des stratégies interprétatives différenciées. C'est donc un travail constant de resémantisation que les textes analysés par Francesca Prescendi font apparaître, un bourgeonnement intérieur, une prolifération de sens, un bruissement d'exégèse que l'on ne peut dissocier de la pratique rituelle elle-même, car « croire c'est faire », comme le rappelle justement l'A. en référence aux travaux de John Scheid. Religion sans dogme ni doctrine, la religion romaine ne répond à aucun canon et n'est pas vraiment contrôlée par une autorité sacerdotale, d'où cet effort collectif pour donner un sens aux gestes, pour les faire entrer en résonance et pour en dénoncer les incohérences. Par l'entremise de la littérature antiquaire, qui recourt volontiers à l'étymologie comme instrument exégétique, le « système » religieux se construit et se cherche. C'est précisément cette dimension exploratoire qui rend l'ouvrage de Francesca Prescendi si intéressant. — Trois parties composent le parcours. Dans un premier temps sont examinés les textes qui décrivent le sacrifice et qui, en le décrivant, fixent implicitement (ou explicitement) les critères de sa définition. Quels termes pour quelles pratiques ? Au-delà de la grande diversité des gestes, des offrandes, des formules, comment les Romains eux-mêmes avaient-ils identifié un « noyau » – et quel noyau ? – qui mérite le label de « sacrifice » ? Dans leurs descriptions, l'accent est mis tantôt sur la sociabilité sacrificielle, tantôt sur sa portée identitaire ou morale, ou encore sur la communication que le sacrifice établit entre hommes et dieux. Un des grands mérites de l'A. est de montrer que les témoignages ne sont jamais purement descriptifs : le sacrifice, y compris dans sa simple description, est un enjeu idéologique qui contribue à dessiner des identités et à fonder des traditions. — Dans la deuxième partie, il est question des gestes et des ingrédients du rituel. Le sacrifice est, en effet, une partition faite de séquences que l'on suit progressivement : rites préliminaires (pureté, tenue, musique, etc.), les rites de mise en contact entre hommes et dieux (encens, vin, feu), la consécration (choix, consécration, mise à mort des animaux, recours à divers produits), l'offrande (les modalités du partage de la victime entre dieux et hommes), le traitement des *exta*. L'A. a d'excellentes pages sur les mythes romains qui mettent en scène des hommes volant, mangeant, faisant cuire la viande des hommes, donc brouillant les limites et renversant les codes. Elle les interprète comme des expressions de la mutabilité de la condition humaine. Ainsi le sacrifice, qui reflète et valide les rangs et les fonctions au sein de la société, peut aussi, lorsqu'il alimente l'imagination mythique, proposer à l'inverse la dissolution des règles et des hiérarchies. Sans doute pour mieux en illustrer la validité et utilité. — C'est précisément aux mythes qu'est consacrée la troisième et dernière partie de l'enquête. La question du sacrifice humain et de sa substitution occupe le début de l'analyse. La fête des *Argei* qui commémore le rôle civilisateur d'Hercule donne lieu à de multiples exégèses. Les événements de 113 av. J.-C., avec le sacrifice au Forum Boarium d'un couple de Gaulois et d'un couple de Grecs, ont stimulé la recherche de sens. Il s'agit, en somme, d'une question d'actualité traduite dans le mythe, le temps décisif des origines où très tôt les Romains auraient aboli une pratique pourtant encore en usage au II^e siècle. Pourtant, parallèlement, l'idée que les dieux aiment la chair humaine reste présente chez certains auteurs. L'A. conduit une fine analyse pour montrer que l'offrande humaine ne peut être appréciée par les dieux que dans certaines conditions et comme signe d'une puissance supérieure, impérieuse. Autre dossier délicat : l'origine du sacrifice sanglant qui est notamment mise en lumière par Ovide dans les *Fastes* (I, 337-457) et dans les *Métamorphoses* (XV, 60-478), au sujet de la fête des *Agonalia*. Étymologie et mythologie se croisent pour construire une exégèse rendant compte du rapport entre hommes et animaux, d'une part, hommes et dieux, de l'autre. La question de la « faute » est au cœur de la construction intellectuelle qui explique le choix du sacrifice sanglant et qui en légitime l'existence. — La thématique de l'autorité est également centrale dans la littérature relative au sacrifice : en sacrifiant, l'homme se soumet au pouvoir des dieux, de la même façon que les condamnés à mort se soumettent au pouvoir du prince. Un examen approfondi des textes permet de souligner les différences substantielles au-delà des

similitudes apparentes. Sacrifice et exécution se ressemblent, mais appartiennent à des registres symboliques différents. — Le livre se termine sur une brève conclusion (p. 252-253) que l'on aurait pu souhaiter plus fournie, mais l'A. a procuré, tout au long de son parcours, de remarquables conclusions intermédiaires qui balisent très efficacement son argumentation. Les répéter eût été inutile. Francesca Prescendi se contente donc de dégager quatre enjeux cruciaux qui traversent tout son dossier : le concept d'identité, l'idée d'accroissement des dieux, l'utilisation du sacrifice comme langage métaphorique de la condition humaine, le rapport au pouvoir. On le voit : le spectre d'interprétation est très large. Il est de nature à conseiller la lecture de cet ouvrage non seulement aux spécialistes de religions antiques, mais aussi à tous ceux qui travaillent sur la civilisation romaine. L'ouvrage de Francesca Prescendi — qui comporte aussi un index et une excellente bibliographie — rendra de nombreux services. On ne peut qu'exprimer le vœu que ses projets sur le sacrifice humain dans l'Antiquité aboutissent bientôt. — Corinne BONNET.

Susan Ashbrook HARVEY, David G. HUNTER (éd.), *The Oxford Handbook of Early Christian Studies*, Oxford, University Press, 2008, 17.5 x 25.5, XXVII + 1020 p., br. £ 85, ISBN 978-0-19-927156-6.

Depuis trente à cinquante ans, on assiste à une explosion de recherches sur les débuts du christianisme. On a exploré tous les domaines, en se limitant à cinq siècles (de 100 à 600). L'étude du christianisme primitif est devenue une étude interdisciplinaire à part entière, regroupant différentes spécialités ainsi que de nouvelles orientations qui ont fait récemment leur apparition, telles les sciences humaines et la théorie critique. — Qu'est-ce qui a suscité le renouveau des études sur cette période ? Surtout la découverte de nouveaux documents, tels la bibliothèque de Nag Hammadi, deux séries de lettres d'Augustin repérées par Divjak et Dolbeau, les textes manichéens de Turfan et du Fayoum ; en outre, de nouvelles éditions critiques et traductions n'ont cessé de voir le jour. La Haute Antiquité chrétienne a été reconnue comme une période historique distincte, avec ses caractéristiques propres. C'est la prolifération d'études qui a donné naissance à ce manuel, car il devient impossible pour une seule personne de maîtriser tous les domaines, en particulier les plus récents (les manichéens, les gnostiques, l'ascèse, les controverses trinitaires, etc.). — Les quarante-cinq auteurs d'articles ont été invités à se limiter aux questions essentielles dans leur spécialité et à n'envisager que l'état actuel des problèmes, pour aider les chercheurs à approfondir leurs études. Ce but distingue ce Manuel des autres encyclopédies, dictionnaires ou histoires. Les études ont été regroupées en larges sections thématiques, et sont précédées de trois essais elucidant les tenants et aboutissants du choix de cette période, qui paraît de prime abord assez arbitraire. — La deuxième partie traite des matériaux et des textes qui constituent les bases de l'histoire et de la littérature des cinq siècles considérés : archéologie, épigraphie, paléographie. — La troisième partie étudie les croyances religieuses qui ont accompagné — et souvent obscurci — le sens du mot « chrétien » : judaïsme, paganisme, gnosticisme, manichéisme, arianisme, pélagianisme. — La quatrième partie examine les différentes régions où le christianisme s'est répandu, l'influence de chacune lui donnant chaque fois une coloration particulière (p. ex : donatisme pour l'Afrique de saint Augustin ; Pères cappadociens pour l'Anatolie). — La cinquième partie s'intéresse aux structures sociales et religieuses : clergé, laïcs, canon biblique, credos - conciles - canons, Église et Empire, femmes et hommes, moines et cénobites. — Dans la sixième partie sont étudiées les expressions de la culture chrétienne, à savoir les premiers apocryphes chrétiens, l'apologétique, l'homilétique, les premiers historiens et géographes chrétiens, les récits des passions des martyrs, l'hagiographie, la poésie, l'hymnographie latine, grecque et syrienne, la philosophie chrétienne. — La septième partie s'intéresse à la piété, aux rites et à la pratique : baptême, eucharistie, prière, ascèse, pénitence, martyre, culte des saints, pèlerinages. — La huitième partie porte sur la théologie et les luttes doctrinales qui ont déchiré les chrétiens sur Dieu, le Christ, la christologie, la création, la morale.

— Enfin, en guise de conclusion, un chapitre concerne les instruments d'étude et de recherche (presque tous en anglais) pour les cinq siècles considérés : livres d'histoire, introductions historiques, dictionnaires, éditions critiques des ouvrages chrétiens dans toutes les langues du temps en Occident, dictionnaires pour ces diverses langues, introductions à la patrologie, répertoires de manuscrits, traductions, études religieuses, revues traitant de ces matières, bibliographies, index électroniques sur ces sujets. — Chaque article comporte environ vingt pages, ce qui oblige les auteurs à s'en tenir à l'essentiel, tout en insistant sur l'état récent des connaissances ; il se termine par la présentation rapide des cinq ou six livres essentiels en la matière et par une courte bibliographie destinée à ceux qui désirent approfondir le sujet. On pourrait regretter le choix majoritaire d'auteurs américains (36 sur les 45 du volume), mais tous restent accessibles à un large public sans sacrifier la qualité de leurs exposés. Ce manuel rendra service à tous ceux qu'intéressent les débuts du christianisme après le premier siècle, avec ses divisions, ses affrontements et la formation des différentes Églises, chacune ayant ses particularités. Il faut féliciter les deux éditeurs pour avoir ainsi réuni, coordonné et canalisé tant d'auteurs compétents. — B. C.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Gerd THEISSEN, *Die Entstehung des Neuen Testaments als literaturgeschichtliches Problem. Vorgetragen am 27.11.2004* (Philosophisch-historische Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 40), Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2007, 15.5 x 21.5, 371 p., rel., ISBN 3-8253-5323-0.

Ce livre de G. Theissen, professeur à Heidelberg, sur *La situation du N. T. en tant que problème d'histoire littéraire*, est dans la ligne de deux autres professeurs de cette Université, Dibelius et Vielhauer, qui ont écrit sur ce même sujet (respectivement en 1926 et en 1976), en soulignant l'isolement de cette littérature ou son appartenance à la littérature hellénistique. G. Theissen, pour sa part, est convaincu que le N. T. est l'un des plus importants recueils de la littérature religieuse mondiale et le montre en utilisant les méthodes de l'histoire littéraire. Sa démonstration procède en quatre étapes pour expliquer les relations qu'entretient le N. T. avec l'environnement littéraire des deux premiers siècles. — L'histoire littéraire chrétienne primitive se développe sous deux formes : l'Évangile et les Lettres, avec le même dynamisme. Cette littérature des origines remonte aux actes de Jésus et de Paul et se centre sur leurs personnes. Elle provient d'un mouvement charismatique et ne se retrouve pas dans le judaïsme, mais s'appuie sur des formes littéraires païennes qu'elle modifie de façon créative, selon ses besoins. Le Jésus historique est le point de départ du N. T. ; sa façon de parler et sa prédication furent prolongées dans la source constituée par les *λόγια* ; puis, à partir de différents récits sur Jésus, elles se transformèrent en un récit cohérent qui devint l'Évangile de Marc. Chez lui, pour la première fois, la tradition devint biographie, laquelle fut perfectionnée par les autres évangélistes. — La seconde impulsion charismatique provient de Paul. Il transforme les lettres amicales en lettres générales et renforce leur autorité « publique » par un ton autoritaire sur les modèles épistolaires païens. La forme de ses lettres n'appartient qu'à lui ; on y distingue deux tendances, l'une consistant à les structurer systématiquement (Gal., Rom.) et l'autre consistant à procéder par additions et interactions (I et II Cor. et Phil.). — Cette littérature ne se limite pas à un territoire donné, car elle est la littérature d'un mouvement issu du judaïsme et très tôt bien accueilli hors du judaïsme. Le N. T. fait partie de la « petite littérature éloignée de la grande littérature », mais elle se caractérise par un échange entre petite et grande littératures. Elle apportait un ton nouveau et introduisait une petite révolution médiatique, car, destinée d'abord à des couches sociales inférieures, elle toucha très tôt également les couches supérieures. Sous ses deux formes, cette littérature avait une double intention : guider

des communautés et les gouverner ; ceci ressort clairement des lettres et on le voit indirectement dans les évangiles à travers l'image rédactionnelle de Jésus. Sa situation entre grande et petite littérature éclaire la pseudépigraphie proche des origines et souvent bien intentionnée, née tout d'abord d'une culture orale qui n'acceptait que les paroles de Jésus et les Lettres de Paul. — Le N. T. se rattache à la littérature hellénistique de la κοινή, dans la ligne de la Septante, qui fournissait aux auteurs du N. T. des modèles stylistiques de récits et de discrétion. Toutefois la littérature néotestamentaire est une littérature interculturelle qui transgresse les frontières et les peuples. Elle apparut comme un type de langage fonctionnel et spécialisé, et le canon des Écritures fut formé sur le modèle de la Septante. Ses deux formes de base, évangiles et lettres, fondées sur l'autorité de Jésus et de Paul, créèrent une tradition faisant autorité et les écrits pseudépigraphiques se basèrent sur cette autorité pour actualiser et même corriger la tradition. Les lettres deutero-pauliniennes et les rédactions des évangiles sont à situer dans cette phase pseudépigraphique ; elles créèrent des formes fonctionnelles dans un but concret et proche des formes littéraires courantes de leur époque : cf. la *Lettre aux Hébreux* (comme « discours »), les *Actes des Apôtres* (histoire), l'*Apocalypse* (genre fréquent alors). — La formation du Canon des Écritures provenait en fin de compte de l'autorité de l'Église, avec un double effet : l'adoption des structures ecclésiales avec leur pluralisme de courants internes et le rejet des tendances sectaires extérieures aux limites imposées. Intervinrent en outre des tendances de politique ecclésiale, de consensus ou de compromis. Le consensus interne de l'Église fut facilité par cette délimitation communautaire et fit rejeter, par exemple, le Canon de Marcion (limité à Luc et à dix lettres de Paul). — Aux I^{er} et II^e siècles, les Églises n'avaient pas de structures institutionnelles communes ; toutefois, nous constatons que les Églises primitives avaient une direction communautaire et voulaient l'accord de la communauté pour s'exprimer, malgré les crises et les conflits internes. C'est pourquoi on explicitera les critères d'une autorité légitime acceptée par la plupart des membres. Dans les évangiles, les paroles et les actes de Jésus sont présentés de manière à servir de fondements à la vie communautaire. Les écrits gnostiques s'exclururent des communautés en dépréciant les vrais dirigeants de celles-ci, présentés comme des ignorants. — La tradition synoptique des évangiles tire son origine de la tradition palestinienne sur Jésus et s'adressait aussi bien aux Juifs qu'aux pagano-chrétiens, dont le nombre fut vite dominant. La tradition épistolaire, issue surtout de la mission chez les païens, nous apprend, dans ses écrits polémiques (Gal., Phil., Rom.), comment elle se fit admettre face à la mission chez les Juifs et forma une littérature « utile ». C'est vrai également pour les deux plus anciennes sources des évangiles, les *λόγια* et Marc. La séparation du N. T. d'avec la Septante rejoue le processus de séparation d'avec le judaïsme. Le N. T. n'est qu'une partie de la vaste littérature chrétienne primitive. Dans la littérature dénommée « apocryphe », il se trouve toujours des variétés d'écrits qui ont joué un certain rôle dans le cadre évangélique ou épistolaire : prédication, règlement ecclésial, histoire de l'enfance et histoire de la Passion, dialogues avec les auditeurs, hymnes, aphorismes, etc. Les apocryphes se séparèrent nettement au II^e s., tandis que la production de lettres pseudépigraphiques continua quelque peu. On vit s'épanouir ensuite une floraison de la littérature chrétienne, souvent conservée sous forme de fragments évangéliques, avec des explications pour les seuls disciples. Au II^e s. apparut une brève littérature pétrinienne, puis une littérature historique édifiante sous forme d'Actes apocryphes des Apôtres. Ensuite la littérature chrétienne se fondit de plus en plus dans la littérature générale de son époque, à commencer par les apologètes du début du III^e s. : Irénée de Lyon, Clément d'Alexandrie, Tertullien de Carthage. — On voit que l'histoire littéraire chrétienne primitive commence par des éléments charismatiques, avec Jésus et Paul, et aboutit à une Église équipée d'institutions durables. Partie des couches populaires, elle pénètre bientôt les hautes couches sociales, car elle ouvre à tous les peuples un mouvement juif rénové. Elle fut d'abord la littérature d'une petite sous-culture qui voulait devenir le début d'une humanité nouvelle. C'est pourquoi elle transgresse tant de limites et finit par devenir une partie de la littérature religieuse mondiale. — Ce travail approfondi et remarquable (malgré quelques points discutables) a valu à son

auteur un doctorat *honoris causa* à Budapest, où il avait enseigné cette matière avec brio pendant treize ans. – B. C.

Pol TORDEUR, *Deux études de métrique verbale* (Collection Latomus, 309), Bruxelles, Éditions Latomus, 2007, 16 x 24, 325 p., br. EUR 48, ISBN 978-287031250-6.

La métrique verbale est la répartition des mots dans le vers, en place et en proportion. De nombreux auteurs sont convoqués, de toute l'Antiquité, jusqu'à l'époque tardive et même au-delà : Venance Fortunat, Ennodius ... C'est le fruit des recherches que l'A. mène depuis une quarantaine d'années : plus de cinquante tableaux et une somme de réflexions, attentive aux travaux des collègues. La première partie s'occupe des divers types de vers, lyriques, anapestiques, iambiques, épiques et élégiaques : préciser les places possibles des différents mots dans les schémas contraignants des vers latins, repérer les convergences métriques et rythmiques des différents types prosodiques, mesurer les répercussions de tout cela sur les rapports entre l'accent de mot et le temps fort, sur les sonorités, le choix des mots, leur forme et leur place dans la phrase, bref sur l'esthétique du vers. Au détour (justifié), l'A. évoque des analyses semblables pour la prose (auxquelles « on espère revenir ultérieurement », p. 134). Deuxième partie : les mots pyrrhiques (2 brèves), offrant une grande mobilité et des combinaisons métriques variées. Virtuose de la métrique, sujet aride, l'A. est attachant : « Je lis les vers latins avec mon cœur plus qu'avec une calculette » (p. 7). C'est vrai, parce qu'une matière immense, dominée avec rigueur et discutée sans dogmatisme, est présentée avec goût. – B. STENUIT.

M. L. West, *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford, University Press, 2007, 16.5 x 24, XII + 525 p., rel. £ 80, ISBN 0-19-928075-4.

M. L. West est un spécialiste de la poésie grecque. Parti d'Homère et de ses influences proches-orientales, il pousse ici plus loin ses recherches sur ce qui a influencé la poésie grecque ; ceci l'amène à centrer ses travaux sur la poésie et la narration indo-européennes, dont le grec fait partie. Il lui a fallu étudier suffisamment plusieurs langues et explorer des littératures peu familières, souvent luxuriantes. Il reconnaît lui-même que la matière est inépuisable et que cet ouvrage, sélectif, ne représente que sa manière à lui de voir les choses. Tout ce qui nous reste de l'indo-européen ne remonte d'ailleurs pas nécessairement à l'époque initiale et certains éléments proviennent d'autres cultures. Voici quelques notes tirées de ce volumineux dossier. — Il y a cinq mille ou six mille ans, des peuples habitant les steppes euro-asiatiques devaient parler une langue commune dont sont issues la plupart des langues de l'Europe et quelques-unes d'Asie. C'était des clans et des tribus habitant un territoire commun, sans être très éloignés les uns des autres. Un langage commun implique un héritage intellectuel commun, avec des idées et des valeurs communes (traditions, religion, idéologie). Les recherches sur la langue commune ont fort progressé depuis 1850 ; on a mis au jour les institutions sociales et la mythologie de ces peuplades, et même des phrases poétiques correspondantes dans plusieurs langues issues de la diversification, preuve de l'existence d'une poésie et d'une langue poétique communes. On put même reconstruire des formes de versification indo-européennes, à partir des métriques grecques et védiques ; mais l'étude comparative de la mythologie emprunta une mauvaise voie et dut se modérer, car elle voulait ramener tous les mythes à des phénomènes naturels. — Au début du XX^e s., on découvrit deux nouvelles branches de l'i.-e. (indo-européen) : le hittite et le tokharien. En 1924, Georges Dumézil relança la mythologie comparée en affirmant que ce n'était pas les similitudes nominales des dieux qui importaient, mais les structures semblables. En 1930, il énonça sa fameuse théorie des trois « fonctions » (prêtres, guerriers, artisans) qui se retrouvent partout (dans les mythes, les rituels, etc.). Cette théorie a exercé une influence énorme, mais certains savants se sont montrés très critiques vis-à-vis d'elle

(M. L. West se range parmi ces critiques, tout en reconnaissant la valeur de Dumézil et de certaines de ses découvertes). En 1967, parut la thèse magistrale de R. Schmitt sur la poésie et la langue poétique i.-e. (il ne s'est toutefois intéressé ni à la théologie, ni aux mythes, et n'a pas pris en compte le celtique et l'anatolien). En 1997, enfin, fut éditée la première encyclopédie de la culture i.-e. — Quelles furent les relations historiques entre les différentes cultures i.-e. ? On pense que le groupe anatolien (hittite et langues sœurs) fut le premier à s'écarter du bloc i.-e. Dans les autres langues, le sous-groupe central, le plus important, comprend l'indo-iranien, l'arménien, le phrygien et le grec ; au Nord, on trouve le slave et le balte ; à l'Ouest, le celtique et l'italique. Mais on découvre très vite des influences multiples entre ces sous-groupes, ce qui complique l'étude de leurs rapports (on a toutefois exagéré l'importance du mot *centum / satem* pour distinguer les groupes). Au centre, on découvre un groupe de langues mal connues : illyrien, thrace (tous deux proches du balte), dacien et albanais. Bizarrement, le tokharien se trouve isolé dans le Sinkiang chinois, près du fleuve Tarim. Les premières traces de langues i.-e. se trouvent en Anatolie vers -1650, dans le hittite, le luwien et le palaïque ; ceux qui les parlent doivent provenir des Balkans, tout comme pour le phrygien et le galate, plus tardifs. La sécession du groupe anatolien remonte au III^e millénaire. Le groupe proto-grec arriva vers -2300, en provenance de Hongrie et de Roumanie. Ce groupe fut précédé en Grèce par le groupe anatolien, qui a laissé des traces comme dans les noms de lieux en *-nthos* et *-ssos* (tels que le Parnasse), et devait provenir de Thrace. Chassés d'Ukraine par les Thraces, les Phrygiens, proches des Grecs, passèrent en Anatolie vers -1200. L'arménien arriva au Caucase vers -700. L'iranien et les langues indiennes du Nord de l'Inde proviennent des bords de la mer Caspienne au II^e millénaire. Vers -1600, un groupe « indien », venu de la Caspienne, conquiert le Mitanni au Nord de la Syrie, tandis que d'autres « indiens » entraînent en Inde par le Pundjab. Vers -1000, les Iraniens descendirent également et formèrent le groupe des Mèdes et des Perses, tandis que d'autres Iraniens portaient au Nord de la Caspienne et devinrent les Scythes et les Sarmates (vers -500). Le groupe gréco-aryen apparaît vers -2500 et se différencie vers -1600. Il est plus malaisé de situer dans le temps et l'espace les peuples aryens nordiques : Baltes, Slaves, Germains, Celtes, etc. L'italique apparaît vers -700, sous des formes assez différenciées à partir d'une langue commune qui doit dater de -1500, tout comme le celtique et le germanique. On croit que ces peuplades partirent vers -3500 des steppes russes en direction de l'Ouest et de l'Europe centrale. L'unité i.-e. doit remonter à -4000 et le début des divisions vers -3000. — Quelles sont les sources pour la recherche de la poésie et des mythes i.-e. ? Elles vont d'hymnes et de rituels du deuxième millénaire av. J.-C. à des textes de notre XIX^e s. ! Cela va du hittite et du védique à l'albanais et au lithuanien, connus depuis cinq ou six siècles seulement ; mais si les langues ont fort évolué, elles ont toutefois conservé bien des éléments archaïques. M. L. West s'efforce de remonter aux prototypes en comparant les différentes branches de l'i.-e. les plus séparées dans l'espace et dans le temps, et, dans chaque branche, les matériaux les plus anciens et les plus valables. — Nos plus anciens textes proviennent des langues anatoliennes (hittite, luwien, palaïque) et datent, pour les plus anciens, de -1700 ; ils sont écrits en cunéiformes ou en hiéroglyphes luwiens. Les plus nombreux sont hittites et datent de -1350 à -1200. On y trouve des rituels, des annales, des lois, des traités, des prières, de la correspondance, des oracles, des augures, des récits mythologiques. Cependant les mythes paraissent empruntés aux peuples voisins non-aryens (Hattiques, Huriens, Babyloniens, Cananéens) et nous sont donc peu utiles. Les rituels contiennent parfois des hymnes, prières ou incantations qui sont plus pertinents. Le langage lui-même peut éclairer l'étude. — Les langues indiennes de la même époque fournissent une matière plus riche : les mille vingt-huit hymnes du *Rigveda*, composés au Pundjab entre -1500 et -1000 par une douzaine de groupes différents. Peu après parut l'*Atharvaveda*, avec un contenu plus marqué par la magie : bénédictions, malédictions, sortilèges (répartis en 581 hymnes). Un écrit plus tardif, le *Brihaddevata*, établit la liste des dieux du *Rigveda* et des mythes qui les concernent. Plus tardifs mais fort utiles, les deux grands poèmes épiques de l'Inde, le *Ramāyana* et le

Mahabhārata, furent composés entre -400 et +400. — En iranien, nous possédons dix-sept hymnes de Zoroastre, qui font partie des livres sacrés parsis : les *Avesta*, qui datent d'avant -1000. Un récit épique raconte l'histoire de l'Empire iranien ; quoique écrit vers l'an 1000 de notre ère, il englobe des mythes et des récits populaires plus anciens. Dans le Caucase, les Ossètes, branche iranienne, parlent dans leur mythologie de héros Nartes. — En grec, les textes du II^e millénaire présentent peu d'utilité, alors qu'au VII^e s., les textes d'Homère et d'Hésiode sont très riches, leurs sources devant remonter à l'époque mycénienne (vers -1500). Entre -450 et +450, on trouve la riche mine des poètes lyriques, où domine Pindare. — Le phrygien, surtout épigraphique, possède quelques inscriptions métriques. — En arménien, langue écrite à partir du IV^e s. apr. J.-C., il reste huit fragments antérieurs de poésie mythologique et héroïque, ainsi qu'un poème épique reconstitué à partir de la poésie populaire. — En Italie, il faut prendre le latin avec prudence, parce qu'il a été trop influencé par le grec. — En celtique, les inscriptions n'offrent que des noms de divinités. Nos informations à leur sujet (et sur les croyances qui s'y rapportent) proviennent de Strabon, Diodore et César. Le celtique insulaire est connu à partir de 600 apr. J.-C. et offre des histoires, des poèmes et une histoire mythique. Le gallois possède seize récits mythologiques au XI^e s. et des traditions orales (y compris des chants) parlant de la religion païenne. — Pour le germanique, Tacite et Pline l'Ancien racontent que tout était retenu de mémoire, en vers ; c'est le christianisme qui apporta l'alphabétisation. Les poèmes parlent alors du monde gothique des IV^e-V^e s. ; du VIII^e s., on conserve le grand poème *Bēowulf*. — Les sagas nordiques datent des IX^e-XII^e s. ; le poème *Edda* contient des récits mythiques sur les dieux et les gnomes ; les poèmes de Théodulf et Bragi sont importants pour la mythologie ; on y trouve aussi une étude de la langue poétique et mythique, ainsi qu'un traité de versification. L'histoire écrite par Saxo est un précieux recueil de légendes danoises. Les dieux et la religion des slaves nous sont surtout connus par un poème russe datant de 1190 : *La geste d'Igor*. Il nous reste des poèmes serbo-croates et le folklore des peuples slaves. L'albanien ne possède en propre qu'une mythologie nationale. — À propos de la méthode suivie dans ce livre, M. L. West note d'abord qu'on a trop écrit de façon naïve sur la poésie, la mythologie comparée et la religion, sans tenir compte de la géographie et de l'histoire. Or il faut distinguer trois niveaux en mythologie comparative : (1) le proto-i.-e. ; (2) l'anatolien et l'i.-e. arrivé à maturité ; (3) enfin, trois sous-groupes, l'i.-e. de l'ouest (italique, celtique), du centre (germanique, balte, slave) et de l'est (grec, arménien, aryen). Notons que les liens ne doivent pas être synchroniques, mais de parenté ; p. ex., un parallèle entre Homère et le Rigveda peut faire remonter à -2300. Le livre de M. L. West s'intéresse aux trois niveaux. Il est avéré aussi que certaines croyances attribuées aux i.-e. se retrouvent chez les Sémites ou ailleurs. M. L. West, pour son compte, ne désire pas rechercher un i.-e. « pur et dur », mais reconstruire une culture, plutôt que de l'évaluer en fonction des autres. Or les I.-e. se sont de plus en plus séparés et furent dès lors influencés par les cultures de leurs nouveaux voisins géographiques. Il y a des emprunts horizontaux entre groupes linguistiques i.-e. (c'est le cas pour l'emprunt de mythes et de noms divins) : la Grèce a beaucoup transmis à l'Italie ; sous l'Empire romain, les échanges s'intensifièrent entre le Sud et le Nord, entre Celtes et Germains. Il faut cependant demeurer prudent ; par ex., vers -600, la métempsycose apparaît en Grèce et en Inde, en contraste avec les idées anciennes de ces deux peuples sur la mort. On ignore encore d'où provient cette théorie. — Pour conclure, M. L. West reconnaît que la mythologie comparée i.-e. est une science pauvre (en comparaison de la philologie i.-e.), car les mythologies changent plus facilement que les déclinaisons ou les conjugaisons. On peut prédire l'évolution des phonèmes dans différentes langues, mais pas les mutations des divinités et des mythes. Au contact d'autres peuples, les I.-e., de plus en plus dispersés, ont subi des mutations de société, de religion et de mythologie. C'est ainsi que les Grecs ont beaucoup emprunté à la civilisation égéenne et aux peuples du Proche-Orient : parmi les divinités homériques, seul Zeus est un héritage nettement i.-e. (et ceci vaut pour bien d'autres traditions). Une cause a favorisé la persistance de certains éléments i.-e. à travers les siècles : les traditions poétiques, lesquelles sont de nature conservatrice

(par la diction, les images, la stylistique, la technique métrique). Ceci permet d'espérer que la poésie a conservé au moins quelques thèmes mythologiques anciens. — Après cette dense introduction, M. L. W. consacre deux chapitres au poète et à la poésie, ainsi qu'à la phrase et aux figures de style. Il étudie ensuite, selon ces principes, dix sujets : les dieux et les déesses, le ciel et la terre, le soleil et sa fille (l'aurore), les tempêtes et les courants d'eau, les nymphes et les gnomes, les hymnes et les malédictions, les cosmos et les façons littéraires de l'exprimer, la mort et la survie dans la renommée, les rois et héros, les hommes et leurs armes (=le goût du combat et la guerre). — Ce livre est une vraie somme sur les religions et les mythologies des langues indo-européennes. On ne peut qu'admirer l'étendue des connaissances dont l'A. nous fait part pour couronner une vie de recherches. Elles intéresseront tous les hellénistes et les latinistes, ainsi que les personnes désireuses de connaître un peu mieux les origines de nos cultures. — B. CLAROT.

Yun Lee Too, *A Commentary on Isocrates' Antidosis*, Oxford, University Press, 2008, 14.5 x 22.5, 253 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-923807-3.

A carefully constructed fiction (p.1), mais sur base d'un fait réel : Isocrate doit se défendre contre différentes accusations : manquement à la trièrarchie et corruption de la jeunesse. L'A. confronte cette fiction avec l'histoire, l'autobiographie et l'enseignement de la rhétorique. Dans l'introduction et le commentaire, l'A. insiste sur la position d'Isocrate stigmatisant la dégénérescence que connaissent, à son époque, la rhétorique et les valeurs morales, d'où un effort pour redonner aux mots leur sens acceptable, bon pour la communauté, comme celui de sophiste. Pour Isocrate, la philosophie se définit comme culture intellectuelle ; le λόγος est civilisateur. Pour Platon, c'est l'acquisition, par des spécialistes, du savoir et de la sagesse. Isocrate, pour certains modernes, est plus important que Platon dans l'histoire de la παιδείσις, dont les § 167-292 de l'*Antidosis*, i.e. près de la moitié du discours, exposent la théorie. L'influence de la rhétorique ainsi conçue par Isocrate, résumé et couronnement de la παιδείσις, aurait pu être soulignée : elle traverse toute l'Antiquité (via Cicéron) et se poursuit bien au-delà. L'introduction de l'A. puise pourtant largement dans cette deuxième partie de l'*Antidosis*, et le commentaire des paragraphes expliquant les bienfaits, pour le bien commun, de la rhétorique, nous a paru faible (§ 248 : « Lorsqu'un péril plane sur la cité, on fait appel à eux [les citoyens formés par la rhétorique], comme conseillers, parlant le mieux de la situation ... » ; cf. 230-236, 250, 253-257). La tradition ms. est exposée succinctement. Les citations qu'Isocrate tire de ses autres discours et la portion du 224 considérée comme un remaniement par Isocrate sont citées (en grec) dans l'introduction et non dans la traduction ; cette dernière, sans texte grec, serre d'assez près l'original. L'A. suit l'édition Norlin (Loeb, 1928) qui, comme d'autres édit., privilégie l'Urbina 111, sauf en quatre passages (liste, p. 31), où l'A. suit avec raison l'édition Mathieu (CUF, 1960³). Toutefois, § 285 : Mathieu, en fait, garde la *crux* ἀμελήσαντες, et reconnaît que sa traduction est approximative (mais acceptable) ; celle de Mme Too l'est dans la mesure où la fonction de *having disregarded* n'est pas ambiguë ; je pense qu'elle l'est, et le commentaire est muet. Il importe de corriger p. 27, 10^e l. (Laurentianus ...) 14 (et non 314) ; 25^e l. (Ambrosianus) E (et non O) ; p. 31-32 : pour les sigles des mss, des lettres latines ont été substituées aux grecques. Le commentaire suivi est axé sur la portée lexicale, rhétorique, philosophique, historique, politique de certains termes et expressions (avec les regrets exprimés plus haut) ; syntaxe, stylistique et ecdotique retiennent moins l'attention. — B. STENUIT.

Xénophon : Constitution des Lacédémoniens, Agésilas, Hiéron. *Suivi de Pseudo-Xénophon* : Constitution des Athéniens. Traduit et annoté par

Michel CASEVITZ (La roue à livres), Paris, « Les Belles Lettres », 2008, 13.5 x 21, XXII + 165 p., br. EUR 25, ISBN 2-251-33951-5.

La préface de V. Azoulay survole l'œuvre de Xénophon, son importance, son originalité, sa quête : en bon élève des rhéteurs, Xénophon s'interroge sur une forme acceptable de gouvernement (politique, militaire, familial), celui qui s'incarne dans un responsable valable ; cette volonté de trouver des modèles d'autorité est un principe d'unité de son œuvre. Dans le présent volume, Xénophon se préoccupe de l'échelon de la Cité ; cette préface (voir *Xénophon et les grâces du pouvoir* [...], 2004) résume bien l'intérêt d'œuvres considérées comme mineures, absentes de la CUF (on disposait de la traduction de P. Chambry, Garnier). Le texte suivi est celui de l'éd. Marchant (Oxford, 1920). La traduction, élégante, est accompagnée de notes diverses : realia, interprétation, ecdotique, avec quelques interventions personnelles dûment signalées (et la translittération latine, surprenante pour des problèmes textuels, des mots grecs).

B. STENUIT.

J. M. FONTANIER (éd.) *Amor romanus. Amours romaines* (Interférences), Rennes, PU Rennes, 2008, 15,5 x 21, 348p., br. EUR 20, ISBN 2-7535-0710-4.

C'est un recueil d'études de plusieurs auteurs qui nous est proposé : quinze approches épinglées dans la littérature latine (Varron, Virgile, Horace, Propertius, Ovide ... jusqu'à la satire philosophique). L'amour-passion que l'austère Varron condamne. L'amour présent dans la muse Erato que Virgile invoque pour appréhender le mariage, les connaissances, la patrie, un amour non limité à la passion érotique, mais vécu entre les hommes et les peuples. Les amours adultères dans une satire d'Horace qui, avec une visée didactique, met ainsi l'ancrage dans la réalité socio-politique romaine. L'emprise de l'amour chez le poète Propertius qui repousse les *artes* dont pourrait se parer sa bien-aimée Cynthia, mais qui se laisse séduire par son corps dont il compare la beauté à un paysage deviné sans doute mais « naturel ». L'amour bafoué, mis en scène dans une hypothétique « lettre cachée » de Propertius à Ovide. Ce dernier ose s'engager, à propos de Didon, dans les territoires de l'émotion et de l'intimité, produisant un texte qui n'est pas à la hauteur de celui du chant IV de l'*Énéide*. L'amant ovidien qui entretient son amour par sa qualité d'éloquence, *facundus* est une épithète qu'Ovide attribue à Ulysse. Les amours tragiques que le poète retrace au sujet d'Orphée et Eurydice ainsi que de Narcisse avec Écho et qui ont inspiré le peintre Nicolas Poussin (1594-1665). Les relations amoureuses souvent liées à des considérations financières chez Juvénal qui ne renie cependant pas le côté poétique. Le travestissement d'Achille chez Stace et la métamorphose d'Hermaphrodite chez Ovide attirent l'attention sur l'ambiguïté sexuelle dans l'amour, et le viol n'est pas écarté lors d'une nuit de bacchantes. Martial paraît « avoir balayé l'idéal et les sentiments » (p. 189) : amours littéraires bien sûr et aussi un amour qui se réduit à la sexualité avec les plaisirs qu'elle peut procurer, mais on peut cependant dire que « derrière la dégradation de l'amour transparait une aspiration à l'amour » (p. 196). Pour Claudien, poète politique, l'amour sexuel n'est pas l'essentiel, l'*amor* est avant tout un sentiment d'affection qui, en dehors des liens du sang, est amitié, un lien qui unit le prince et ses sujets, car c'est par l'amour qu'il faut gouverner ; l'*amor* est présenté aussi comme la force attractive à l'œuvre dans la nature ; toutefois, sur la fin de sa vie, dans une œuvre inachevée, Claudien fait l'éloge de Sérène, l'épouse de Stilicon, amante héroïque devant un mari guerrier, l'*amor* de la femme faisant le contrepoint de la *uirgus* de l'homme. Ambroise de Milan, dans une lettre adressée à un certain Sisinnius, met en avant l'affection paternelle, pour avoir pardonné à un fils qui s'était marié sans le consentement de son père. Enfin, le thème de l'*exclusus amator* dans la satire philosophique est passé en revue de Lucrèce à saint Augustin, c'est l'*amor - furor* qui apparaît ici dans la satire morale de la passion. Suit un abécédaire anthologique de termes

rencontrés dans la littérature amoureuse romaine, avec présentation bilingue de textes, qui termine agréablement un ensemble qui ne manque pas d'intérêt. – M. HAVELANGE.

Lucio Anneo Seneca. Tragedie. I. Ercole, Le Troiane, Le Fenicie, Medea, Fedra. Edizione critica a cura di Giancarlo GIARDINA (Testi e commenti, 22), Pisa - Roma, Fabrizio Serra, 2007, 17.5 x 25, 387 p., br., EUR 95, ISBN 978-88-6227-016-8.

L'A. fournit beaucoup plus qu'une révision de son éd. de 1966 à Bologne. L'introduction s'attache à certains aspects de la tradition ms., déterminants pour l'établissement du texte. Au sein de la famille δ , sous-branche de (A), P (Paris. 8260) est moins mauvais (*contra* Mac Gregor, 1978) que T (Paris. 8031), d'où un tableau de concordance PE (E = Laurent. plut. 37, 13). R (Ambros. G 82 sup., palimpseste du V^e s., extraits) ne peut pas être un ancêtre direct de EA dépourvus de certaines de ses fautes ; l'A. penche alors pour trois branches REA, mais EA ont un archétype plus tardif que la source (inconnue) de R. Un archétype en majuscules a entraîné des erreurs de transcription ; d'où corrections connues et nouvelles (liste, p. 25) qui désormais retiendront l'attention, comme *Herc. f. 467 tectum : pictum* codd. omn. qui embarrassait les édit. L'A. est encouragé dans son penchant (déjà connu) pour l'*emendatio* également par le fait que les erreurs communes EA font supposer un archétype déjà fort corrompu. Mais E est-il plus digne de confiance (Leo) que A (positions récentes) ? L'A. reprend l'examen et, en particulier par le recours à l'*Influenzfehler* (p. 28 ; une sorte de dittographie), il inverse la tendance récente. Exemple : *Herc. f. 767 lucent A squalent E pallent* Gronovius Nic. Heinsius Giardina car *squalidus* 765 et textes parallèles avec *pallent* (recherche des *iuncturae* de Sén. et du latin) ; la leçon jugée juste est donc lisible à travers la faute (comme encore *Herc. f. 111 uersate EA uexate* Giardina car *reuersus* 113). La méthode étant rodée, l'A. l'applique avec l'audace qu'on lui connaît par ailleurs (liste d'*emendationes*, p. 52-55) ; cette méthode est ingénieuse, partant de l'*usus scribendi*, mais c'est oublier la *uariatio* (en dehors des banalisations du scribe ignorant). En fait, l'*emendatio* ne devrait s'appliquer qu'aux *crucis* (certains, il est vrai, clouent un peu vite). *Tro. 505 fuge EA* asemantic : *doma* Giardina car *fugis* 503 ; mais *fuga* Rutgers suffisait. Cet exemple est typique de l'*emendatio* de l'A., tenté, comme tous les bentléniens, de réécrire leur auteur. Par ailleurs, en quelques lignes (p. 43), le discrédit est jeté sur les *recent.* ζ et aussi τ , qui est le texte suivi du commentaire de Nic. Trevet, professeur à Oxford autour de 1300, copié sur C (Cantabrig. Corpus Christi Coll. 406, déb. XIII^e s.), car ce que ces mss ont de bon *è tutto di origine congetturale* (Ah ! que fait l'A. ?). Malgré les réserves qui s'imposent, cette éd., magnifiquement imprimée, retiendra l'attention par toutes les objections qu'elle pose au texte des mss et par les réflexions, stylistiques cette fois, qu'elles entraînent. – B. STENUIT.

Andrew Zissos, *Valerius Flaccus' Argonautica, Book 1.* Edited with Introduction, Translation and Commentary by A. Z., Oxford, University Press, 2008, 16 x 24, LXX + 450 p., rel. £ 100, ISBN 0-19-921949-4.

L'introduction est un bilan critique et concis des tendances actuelles de l'étude valérienne. Vie : l'A. rassemble les rares éléments de connaissance (e.a. *Arg.* I est écrit quand Vespasien vit encore, p. XVI). La légende des Argonautes. *Arg.* : inachevées (8, 467) ; les problèmes des v. interpolés et du nombre total de l. (plu. de 8 ?) ; structure : travaillée, avec correspondances internes, scènes de transition ; symétries autour d'un centre (5, 217-221) ; sens dramatique et narratif, les ellipses (jusqu'à l'obscurité : voir, v.g. comment. ad 81-86, 202, 376-77) ; les ruptures temporelles : *iam, ecce* ; les effets visuels et psychologiques ; le sujet repris d'Apollonios de Rhodes est traité à la mode virgilienne, en opposition à Lucain et aux canons de l'âge d'argent, mais non sans recours aux ornements rhétoriques. Poétique : présence

discrète de l'auteur, allusions littéraires (*Iliadic prolepsis*), érudition, expressions recherchées (jusqu'à l'obscurité et l'ambiguïté : liste, p. XLV) ; figures de style, métrique, langue (complexe, avec la concision, les pléonasmes, etc.) : le traducteur, ici se voulant proche du texte et y réussissant, n'a pas la tâche facile). Tradition ms. : synthèse des prédécesseurs (e.a. Ehlers, *Untersuchungen* [...], 1970). L'A. n'a collationné aucun ms. et se base principalement sur Courtney (1970), Ehlers (1980) et Liberman (1997). Il recourt souvent à l'*emendatio*, celle de prédécesseurs, car je n'ai trouvé aucune correction personnelle. Que signifie H dans l'a.c. ad 199 (d'après le comment. : une corr. humaniste !) ? L'a.c. aurait pu être plus développé : exemple ad 632 « *pelagi* S : *pelagis* LV ». Liberman mentionne aussi « C fortasse » pour *pelagi*, C étant la copie perdue utilisée par Carrion (1565 et 1566) ; en fait, ici, il s'agit des annotations de Carrion (sur cette distinction, absente chez Zissos, voir Liberman, p. LXXXVIII). Le commentaire est très développé, critique et prendra place aux côtés de Kleywegt (2005) et Spaltenstein (2002). Un choix. 16 *omni* : Zissos n'incline pas, comme Liberman dans son a.c., pour *alti* Haupt, car *omni* viserait non les dimensions du ciel, mais la luminosité plus forte, l'éclat de la constellation de Vespasien, ce que la traduction ne rend pas ; je tente « tu brilleras avec éclat dans le ciel ». 39 : suppression de la *crux*, car la traduction de la tournure lexicale (*uultum, pondera*) est possible. 49 *namque* maintenu, que Liberman rejetait catégoriquement. 66 *sed tandem* Caussin pour corr. la *crux sectantem* : paléographiquement acceptable, mais le sens ? 135 *nudis* maintenu contre la conjecture *nitidis*. 141 *Rhoecus* Parrhasius contre *Rhoetus* codd. 223 *circum* : utile résumé de six interprétations, mais la corr. *circa* (reprise par Liberman et qui n'a pas qu'un sens spatial) ne figure que dans l'a.c. 233 *aera* au lieu de *aethera* demande une explication. 281 *miserantibus* codd. maintenu avec raison (recours valérien au pathétique), malgré *mirantibus* Bentley « fortiter recte ». 319 *obruat* codd (comparaison hypothétique) et la corr. *-ruit* est inutile. 410 *eques* sans *crux* (« as a horseman »), en supposant une lacune avant ce vers (asyndète inexplicable) : ajouter Hurka, *Textkritische Studien zu V. F.*, Stuttgart, 2003, p. 103-113. 399 *uacua* codd., car synon. de *caua* : l'arbre creux où se cache le serpent. 602 anacoluthie (« as when [...] ») ; il n'y a pas d'exclamative. 660-661 : malgré une note, la traduction de Liberman s'embrouillait ; clarté chez Zissos : *Salmoneus, delighting in his gift, had left in guest-friendship*. 662 la conjecture *qui* résout un problème (*cum* codd.) que Liberman résolvait... en note. 671-672 : suppression des *cruces* (Liberman) de ce passage tordu : *stare* et Bosscha (*staret opus* codd.) dépendant de *opus* (*est*) ; *habet* (= *necesse habere*, « devoir ») + infin. *tolli* ; le tout dans l'alternative *et* postposé et *-que*. 696 : explication de ce passage embarrassant : Jason craint que son père ne soit accusé du meurtre d'Acaste (« *in the midst of accusation* »). – B. STENUIT.

Appien. Les guerres civiles à Rome. Livre IV. Traduction, introduction et notes de Philippe TORRENS (La roue à livres), Paris, « Les Belles Lettres », 2008, 13.5 x 21, 306 p., br. EUR 20, ISBN 2-251-33952-3.

La traduction des *Civ.* d'Appien se poursuit à un bon rythme et l'on arrive dans cette collection à leur avant-dernier livre, qui va de l'instauration du second Triumvirat à la bataille de Philippes. L'introduction remplace le l. IV dans l'ensemble des *Civ.* et cerne les intentions d'Appien (raconter les tentatives de sauver la République), la structure de ce livre (ordonné autour des proscriptions, honteuses de cruauté et de rapacité, et de la bataille de Philippes, perdue par deux idéalistes qu'Appien n'accable pas) ; encore : le portrait nuancé d'Antoine (habileté militaire, mais brutalité), la part de la fatalité (hostile à Brutus et Cassius, hommes de grande valeur, elle favorise une monarchie), les sources (presque toutes perdues, mais nombreuses et qu'Appien utilisa de façon personnelle), la valeur du récit d'Appien (plutôt bonne, mais posant plusieurs problèmes que l'A. décrit précisément, e.a. le déroulement de Philippes). La traduction a le souci de coller à l'original, même pour certaines répétitions de mots, dans la limite permise par le français ; elle est nouvelle depuis celle de Combes-Dounous en 1808. Le texte suivi est l'éd. Mendelssohn-

Viereck (Teubneriana 1905), avec des changements signalés en note, surtout d'après Vatic. gr. 2156. La traduction est suivie d'une soixantaine de pages de notes prosopographiques, institutionnelles, textuelles, etc. ; les mots grecs sont translittérés en latin, ce qui est un pis-aller. – B. STENUIT.

Lucian : Selected Dialogues. A new translation by C. D. N. COSTA (Oxford World's Classics), Oxford, University Press, 2005, ISBN 0-19-925867-8, 294 p., US \$ 14.95.

Cette nouvelle traduction est une surprise agréable. Destiné, selon moi, à un public généraliste, ce livre tente de présenter une sélection représentative des œuvres de Lucien. Bien que les critères de choix des œuvres ne soient pas expliqués, le lecteur avisé se rend compte que le traducteur a voulu que soit représenté l'essentiel des divers genres littéraires constituant le corpus des œuvres de Lucien. — Le titre « Dialogues » ne dit pas toute la vérité, car, dans le volume, certains traités sont aussi repris. Quelques œuvres ont été tirées de l'oubli, tels que « Éloge d'une mouche » (*Praise of the Fly*, un traité rhétorique), « Le songe ou la carrière de Lucien » (*The Dream or Lucian's Career*, une narration avec des nuances autobiographiques), « Charon ou les Observateurs » (*Charon or the Observers*, une des œuvres inspirées par le satiriste Ménippe de Gadare), « Démonax » (un traité satirique, qui n'est pas toutefois d'attribution certaine), « Celui qui aime les mensonges » (*Lover of lies*, un dialogue au contenu philosophique platonicien) et « Dialogues des courtisanes » (*Dialogues of the Courtesans*, un dialogue satirique). Par ailleurs, la majorité des œuvres choisies appartient aux dialogues les plus populaires, à savoir « Timon le Misanthrope » (un dialogue satirique), « Icaromenippus » (une autres des œuvres sur Ménippe), « Nigrinus » et « Hermitime ou Sur les Ecoles de Philosophie » (*Hermitimus or on Philosophical Schools*, des dialogues au contenu philosophique platonicien), « La mort de Pérégrin », « Alexandre ou le Pseudo-prophète » et « Comment écrire l'histoire » (*The Death of Peregrinus, Alexander or the False Prophet, How to Write History*, des traités satiriques) et « Une vraie histoire » (*A True History*, une narration). — On apprécie le style fluide et facile à lire des traductions. C. D. N. Costa est à tout le moins un traducteur expérimenté de littérature grecque (mais surtout de littérature latine) à destination du public instruit non spécialisé. La traduction est de loin plus adaptée aux goûts modernes que celle de Fowlers (parue en 1905), les choix des mots moins érudits et techniques que ce que l'on trouve dans la traduction de Macleod, Harmon et Kilburn (*Loeb Classical Library*). — En regard des mérites de la traduction, le commentaire est moins réussi. Je suis d'avis que les traductions destinées au public général doivent être complétées par des commentaires à caractère éducatif et informatif. Par ailleurs, j'ai noté plusieurs erreurs ou manques de jugement dans les commentaires historiques. Par exemple, dans le commentaire sur *Timon* (p. 250), Anaxagore ainsi que le mythe de Danaé sont traités de manière incomplète ; dans celui de *How to write History* (p. 266), on se réfère à Lysimaque comme « monarque du royaume Macédonien » (*ruler of the Macedonian kingdom, 285-281 B.C.*), alors qu'il fut en fait le roi de Thrace et d'Asie Mineure pour une période beaucoup plus étendue (il contrôla la Thrace en tant que stratège à partir de 323 et, à partir de 306, il s'est investi du titre royal) ; dans le commentaire sur *Cleitus* (p. 268), on omet de faire observer que l'homme avait sauvé la vie d'Alexandre durant la bataille de Granique et qu'il était un des officiers les plus proches du roi macédonien. En matière de critique littéraire, en revanche, l'A. est nettement meilleur. — Pour conclure, le livre est à recommander aux lecteurs que veulent avoir un premier contact avec les œuvres du sophiste du II^e s. originaire de la ville syrienne de Samosate. On aurait apprécié une introduction un peu moins courte à chacune des œuvres, ainsi qu'un commentaire plus riche et plus exact, qui auraient pu faire de ce livre un véritable instrument éducatif, utile pour les étudiants ainsi que pour les lecteurs intéressés par la production littéraire de cette période. – Aphrodite KAMARA.

Callistrate. Quatorze visions (statues et bas-relief), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2008, 21 x 27, 71 p., br. EUR 25, ISBN 2-7574-0015-0.

Qui connaît encore Callistrate ? Un rhéteur, un critique d'art ? Il aurait vécu à la fin du III^e s. ou au début du IV^e s. et nous a laissé un recueil de descriptions ou d'évocations de quatorze sculptures en marbre ou en bronze. Jacques Boulogne nous conduit dans ce musée imaginaire en guide avisé. Patrick Guyon y ajoute, avec beaucoup d'élégance, les différentes traductions. Un des leitmotifs de ce recueil est d'essayer de rendre vivante la matière minérale. Pierre et bronze perdent ainsi leur immobilité ; une surface dure acquiert de l'élasticité ; ce qui n'émet pas de sons fait entendre de la musique ; n'ayant aucun souffle, ils sont pleins de vie ; malgré leur couleur propre, ils manifestent la coloration de la vie ; sans intellect, ils ont des pensées. Ce qui semble essentiel pour Callistrate, ce serait, dans la sculpture, « le passage de la matière inerte à la matière vivante » (p. 31). Sculpture et rhétorique apparaissent ici comme en osmose. Callistrate veut créer la version verbale d'une statue qui prend vie sous l'effet de la lecture. L'imagination du lecteur est mise à contribution afin de partager l'émerveillement du créateur. Chaque texte est comme un authentique poème en prose. Il fait appel à notre « œil intérieur » dont parle Plotin, pour percevoir le spectacle de l'alchimie de la matière et de la rhétorique. On peut critiquer cette façon de voir de Callistrate, en la qualifiant de méthode fastidieuse et purement matérialiste. Il va cependant plus loin que les recettes de ses prédécesseurs qui se contentent d'affirmer l'illusion de vie d'une œuvre d'art. « Il s'interroge sur les raisons d'une telle substitution » (p. 35). Pour lui, elle provient de la présence d'un principe vital enfermé en elle qu'il faut s'imaginer à partir de ce que nous voyons. Les traductions proposées nous invitent à prendre un chemin spirituel devant chaque œuvre exposée. Un regret : celui de ne pas avoir devant les yeux le texte grec de Callistrate, qui nous l'aurait rendu plus proche. Mais la lecture des traductions est loin de nous laisser indifférents. – M. HAVELANGE.

HISTOIRE

Karen B. STERN, *Inscribing Devotion and Death. Archaeological Evidence for Jewish Populations of North Africa* (Religions in the Graeco-Roman World, 161), Leiden - Boston, Brill, 2008, 16.5 x 24.5, XVIII + 342 p., rel. EUR 129 / US\$ 188, ISBN 978-90-04-16370-6.

La présence juive en Afrique du Nord est une question très difficile en raison de l'état fragmentaire de la documentation, et des nombreux problèmes d'interprétation qu'elle soulève. Par exemple, quelle déduction est-on en droit de tirer de la découverte de symboles juifs sur des lampes dans une nécropole de Carthage ? La Préface du livre de K. B. Stern, issu d'une thèse de doctorat soutenue à la *Brown University* présente d'emblée une pièce de ce type, avec l'aggravant que la menorah figurant sur la lampe est placée tête bêche et surmontée d'un Christ trônant. Quel message l'image exprime-t-elle ? Dans quel contexte prend-elle son sens ? La particularité majeure de ce beau livre est de souligner la spécificité de la culture juive d'Afrique du Nord, qui n'est comparable aux communautés de la diaspora d'Asie Mineure ou de Rome que jusqu'à un certain point. Le dossier méritait donc d'être repris dans ses fondements même, c'est-à-dire en repartant de la documentation, souvent mal publiée ou interprétée de manière approximative, sans la problématiser. En particulier, toute recherche sur les communautés juives de Palestine ou de la diaspora suppose que l'on en finisse avec une approche essentialiste de la culture juive, comme de toute culture du reste, comme s'il était possible d'isoler une composante ethnique des autres avec lesquelles elle cohabite et comme si on pouvait la rattacher à des paramètres de culture matérielle précis (usages funéraires, type de maisons, céramiques, etc.). Pour les Juifs en

particulier, les spécialistes ont eu trop longtemps la tendance à isoler ce groupe dans un « ghetto » artificiel dont il faut maintenant sortir pour travailler sur le tissu social dans lequel s'inscrivent et opèrent les Juifs, un tissu complexe et pluriel qui comprend les populations puniques, romaines, vandales, chrétiennes et juives. C'est seulement dans une approche transculturelle qui permet d'évaluer l'apport de chacun et les réseaux d'interaction qui animent le paysage socio-culturel et religieux nord-africain, depuis l'implantation de Rome jusqu'à l'époque byzantine. — Six chapitres quadrillent la problématique. Dans le premier, l'A. retrace l'histoire culturelle des Juifs d'Afrique du Nord. Elle y présente le dossier documentaire et ses aspérités. Elle y pointe en particulier du doigt ce qu'elle appelle l'archéologie théologique et coloniale à l'œuvre en Afrique du Nord dans la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle. La figure très intéressante du Père Delattre émerge avec force de ce cadre. Le matériel épigraphique est également soigneusement présenté, de même que les sources littéraires qui sont fondamentalement chrétiennes, donc apologétiques envers le christianisme et polémique envers le judaïsme. Les questions de méthode liées au classement du matériel archéologique et à son exploitation en termes d'histoire culturelle et religieuse sont clairement posées. On se heurte notamment à l'application aux artefacts d'une taxonomie issue des sources chrétiennes (chrétien, juif, judéo-chrétien, etc.) et peu adaptée à classer les données de la culture matérielle. Il faut donc « reconfigurer » notre grille de lecture et notre terminologie, redéfinir le concept de *Jewishness*, préciser l'articulation entre religion et culture matérielle, de même que l'articulation entre langue et culture. — Le chapitre suivant affronte les questions démographiques : quelle carte peut-on dresser de la présence, en Afrique du Nord, des différentes communautés ethniques ? quelle répartition géographique de l'usage des langues et de la pratique des cultes ? Le paysage qui se dégage apparaît comme complexe et ne se satisfait pas d'un découpage « linéaire ». Il faut combiner les paramètres pour bien évaluer la logique de « connectivité » à l'œuvre en Afrique du Nord à l'époque romaine, et même déjà plus tôt. Un essai imminent par Josephine Quinn (Oxford) sur ce sujet l'illustrera avec davantage de force encore. On regrettera que, dans le traitement de la religion phénico-punique, l'A. fasse preuve d'imprécision ou même commette des erreurs : ainsi, il est faux d'affirmer (p. 68) que Tanit est la version occidentale d'Asherah. Ces deux déesses n'ont rien à voir entre elles et Tanit est déjà attestée en Phénicie. Relier la pratique des sacrifices humains dans le tophet à Tanit en particulier est réducteur, puisque Baal Hammon a un rôle au moins aussi important. — L'onomastique, une question particulièrement épineuse, est traitée dans le troisième chapitre. L'A., en examinant soigneusement les mécanismes de choix d'un nom et les éléments de sa structure, montre bien qu'il est un marqueur identitaire d'interprétation souvent malaisée pour chacune des communautés présentes en Afrique du Nord, et ce d'autant que des évolutions sont sensibles à travers le laps de temps étudié dans ce livre. Son travail apporte des éclairages assez nouveaux par rapport notamment aux travaux bien connus de Y. Le Bohec. On voit ainsi les choix onomastiques des Juifs traduire une volonté d'intégration régionale de plus en plus manifeste. Le quatrième chapitre prend en compte les épitaphes juives et les habitudes linguistiques qui s'y affichent. L'utilisation fréquente du latin, plutôt que du grec, commun dans d'autres régions où vivent des communautés juives, crée une différence au sein même du monde diasporique. Dans l'affichage des aptitudes linguistiques des Juifs, on peut déceler les traces de processus parallèles et simultanés d'intégration et de différenciation culturelle. Les aires culturelles constituent un autre espace de négociation des identités. L'A. part du cas, particulièrement riche, de la synagogue de Hammam Lif, en Tunisie, datant du VI^e siècle apr. J.-C., pour étudier la manière dont les Juifs gèrent l'agencement et la décoration des lieux où leur religion s'exprime et se déploie. L'analyse de l'architecture, du mobilier, des fresques, remarquablement menée, conduit à la conclusion que, comme les chrétiens et les païens, les Juifs ont utilisé un langage que l'environnement régional mettait à leur disposition. Ici aussi, le souci d'être « comme les autres », tout en construisant des marqueurs identitaires propres, est tout à fait sensible. — Enfin, un dernier chapitre affronte les pratiques funéraires, d'un point de vue archéologique et épigraphique. Les catacombes de

Gammarth, qui ont longtemps « obnubilé » les savants, sont ici prises en compte, en même temps que l'ensemble du matériel disponible. Les symboles et la décoration, les inscriptions, le traitement du corps, les offrandes, la gestion de l'espace, l'architecture, les croyances concernant l'au-delà sont autant de paramètres passés en revue qui conduisent à nouveau à la fois vers des similarités et des différences avec l'environnement direct des communautés juives. Très intéressant, par exemple, le succès des Dieux Mânes dans les tombes juive, qui n'oriente pas à proprement parler vers un « polythéisme », mais vers une perméabilité des modèles et des pratiques dévotionnelles, selon une logique empirique et pragmatique. *Sameness* et *Difference* sont les mots-clés de cette belle enquête qui se termine par une bibliographie et un index. On appréciera spécialement, dans ce volume, l'attention constante portée à la définition d'une méthodologie et d'une terminologie précises, à l'historiographie et à une présentation minutieuse des sources, en y incluant les données les plus récentes. Cette synthèse est assurément destinée à devenir un point de référence sur un sujet important et difficile qui reçoit ici un éclairage très convaincant. – Corinne BONNET.

Itinerari e Itineranti attraverso le Alpi dall'Antichità all'Alto Medioevo, Atti del convegno, Trento, 15-16 ottobre 2005 (Supplemento al fascicolo IV/2005 della rivista « Studi Trentini di Scienze Storiche »), Trento, Società di Studi Trentini di Scienze Storiche, 2005, 17 x 24, 181 p.

G. Ciurletti rappelle que les vallées furent les voies de pénétration des massifs et survole le centre est des Alpes : Adige, Brenta, lac de Garde et les vallées transversales. L'occupation humaine remonte au mésolithique (traces de camps de chasseurs dès le neuvième millénaire), à une altitude moyenne de 2 000 m. Ensuite, véritable *cultura di passo* et influence étrusque. Des chemins gaulois aux routes romaines, dès le 1^{er} s. av. J.-C., et la « voie des empereurs » de l'Adige au Brenner, qui conduit à l'Inn et au Danube. L. Dal RI et G. Rizzi : restes de voirie romaine du Haut-Adige (une voie secondaire à Brunico, p. 36) ; détails sur Bressanone et sa région (route Aquilée-Veldidena) ; l'apport des fouilles récentes. M. S. Bassignano retrace la romanisation du Trentin, ses institutions et la carrière de son plus illustre enfant, C. Valerius Marianus. A. Baroni explique la conquête des Alpes sous Auguste, désormais voie d'accès en Gaule, au Rhin et au Danube, son organisation, le système des taxes. F. Boldrer : l'itinéraire alpin de Drusus (15 av. J.-C.) dans la littérature ; qui, de Drusus, Auguste et Tibère a le plus de mérites (Hor., *Od.*, IV, 14, 13 : *acer plus uice simplici* est réinterprété et traduit : *tanto più aspro nello scontro che sostenne da solo*, p. 82) ? Les Alpes Cottiennes retiennent l'attention de C. Letta ; les Cottii sont vaincus en 13 av. J.-C. (voir le *Tropaeum Alpium* à La Turbie), mais un membre de cette dynastie devient *praefectus civitatum* : le titre est héréditaire (voir l'arc de Suse) ; étude prosopographique, avec un essai de reconstitution d'*Inscr. It.*, XI, 1, n° 40 (une affranchie d'un Cottius dans le Val d'Aoste). G. Albertoni reprend le dossier de saint Cassien prétendu fondateur aux III^e-IV^e s. de l'évêché de Sabiona-Bressanone, mais attesté plus tard. Légendes et réalités de la présence des Goths et des Lombards dans le Trentin retiennent G. Granello. E. Cavada localise les sites de hauteur à partir de Valentinien III avant de présenter des fouilles récentes, dont celles de San Martino di Lundo (Lomaso). Selon G. Moretti, l'image des Alpes dans les *Punica* de Silius Italicus connaît un point fort : l'analogie de la traversée par Hannibal avec Hercule à la croisée des chemins (5, 101-120). — Ces actes du colloque d'octobre 2005 à Trente, publiés par Lia de Finis, concernent aussi bien le passage des Alpes que leur occupation, contiennent une abondante bibliographie, parfois analytique, quelques cartes et illustrations bien choisies. – B. STENUIT.

N. F. JONES, *Rural Athens under the Democracy*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2004, 16 x 23,5, XIV + 330 p. rel. £ 42 / US \$ 59,95, ISBN 0-8122-3774-9.

N. F. Jones s'est intéressé à la culture et à la société athéniennes de l'époque classique (V^e-IV^e s.), mais hors des murs de la cité, en milieu rural. Considérant qu'il y avait, derrière l'apparente unité athénienne, une nette différenciation de la campagne par rapport à la ville, liée sans doute à une ségrégation voulue par l'État, et que de ce fait les auteurs anciens, essentiellement citadins, connaissaient et décrivait mal la vie à la campagne, il s'est efforcé de trouver des informations plus directes, dans l'épigraphie notamment. — Il réexamine sous cet angle quelques grands aspects de la vie rurale : l'organisation de l'habitat, qui n'était pas exclusivement regroupé en villages, le fermier résidant généralement sur ses terres ; les règles propres à cette société, incluant notamment un système de patronage, et les activités de la communauté villageoise, illustrées par des documents émanant de quatre demeures rurales attiques ; le fonctionnement des *Dionysia*, festival connu pour avoir été célébré à la fois en ville, sous l'égide de l'État athénien, et dans plusieurs grands démes ruraux. Il réunit par ailleurs toute une série d'éléments caractérisant les « campagnards », importance du calendrier, particularités vestimentaires, alimentaires, de langage, de niveau littéraire, d'éducation, de religion et de mentalité, qu'il confronte ensuite aux images données par la littérature. Il tente enfin de retrouver, dans les écrits des philosophes et autres modèles d'États, des informations sur cette séparation ville-campagne, et sur la perception par les Anciens de l'importance de la topographie et de la ruralité dans ces constructions. Il souligne que la guerre du Péloponnèse, amenant de nombreux paysans à l'intérieur des murs de la cité, fut l'occasion de rencontres et d'observations. — Véronique VAN DRIESCHE.

Giuseppe Squillace, *Filippo il Macedone* (Biblioteca Essenziale, 83), Roma - Bari, Laterza, 2009, 11 x 18, IX + 122 p., br. EUR 12, ISBN 978-88-420-9066-3.

Dans ce petit livre, G. Squillace s'attaque à une tâche que personne ne saurait considérer comme légère : nous présenter la figure de Philippe II de Macédoine, un personnage central de l'histoire grecque du IV^e s. et même de l'histoire grecque tout court. L'entreprise est d'autant plus audacieuse qu'elle vient à la suite d'une longue tradition historiographique sur le souverain macédonien. G. Squillace relève brillamment le défi en nous livrant une biographie cernant l'essentiel du personnage tout en restant accessible à un large public. Ce *Filippo il Macedone*, publié en poche dans la série Histoire antique (dirigée par A. Giardina) de la *Biblioteca Essenziale Laterza* se destine en effet à un lectorat d'étudiants et de curieux plutôt qu'aux spécialistes. — Le livre se compose de cinq chapitres qui constituent autant de moments de la carrière de Philippe. L'introduction aborde la question de l'omniprésence d'Alexandre le Grand qui tend, encore aujourd'hui, à occulter la figure de son père. Le premier chapitre (*Filippo II, re dei Macedoni*) revient brièvement sur le contexte particulier de la Macédoine et les origines de la dynastie argéade avant d'aborder les débuts du règne et l'œuvre de consolidation des frontières du royaume. Le second chapitre (*Vendetta e giustizia*) est centré sur la troisième guerre sacrée tandis que les troisième (*Custode della pace*) et quatrième (*Tra guerra e pace, tra libertà e tirannide*) sont consacrés respectivement au règlement du conflit (la paix de Philocrate en 346) et aux événements des années précédant la bataille de Chéronée. Enfin, le dernier chapitre (*Benefattore, vendicatore, liberatore dei Greci*) traite de la dernière partie de la vie de Philippe II, principalement de son attitude vis-à-vis des Grecs après Chéronée, et de son projet asiatique. — Au cours de son exposé des faits, Squillace cite abondamment les sources antiques (principalement les inévitables Diodore et Justin, mais aussi les orateurs et quelques inscriptions) ce qui permet de briser l'univocité du récit et de donner au lecteur un aperçu du matériau sur laquelle

l'histoire du roi est construite. Mais la meilleure qualité de cet ouvrage est de laisser une large place à la propagande de Philippe et de ses opposants. Il met l'accent sur l'habileté du roi dans ses rapports diplomatiques, sur son utilisation de sa propre image et sur l'impact « idéologique » calculé des actions du monarque. À noter aussi la bibliographie très complète qui permettra aux lecteurs – en particulier aux étudiants en histoire et en lettres classiques – d'approfondir le sujet. Ce petit livre constitue donc une excellente introduction à Philippe II et son époque, à mettre entre toutes les mains. – F.-D. DELTENRE.

W. HECKEL, L. A. TRITTLE (éd.), *Crossroads of History. The Age of Alexander*, Claremont (California), Regina Books, 2003, 15 x 22.5, 276 p., br. US \$ 18.95, ISBN 1-930053-10-X.

Cet ouvrage collectif est le fruit d'un colloque international qui s'est tenu à l'Université de Calgary les 18-19 Janvier 2002 et qui s'intitulait *Crossroads of History. Alexander the Great and the Burden of Conquest*. Six des communications qui ont été présentées au colloque sont intégrées dans le présent volume. Le livre s'ouvre sur une introduction faite par E. A. Fredricksmeier, qui délimite le champ thématique et chronologique des études présentées : d'une part, la personnalité et les exploits d'Alexandre le Grand, d'autre part, les faits historiques qui se sont produits de l'époque de Dion de Syracuse à celle d'Antigone et de son fils, Démétrios Poliorcète. — Les études qui font l'objet de cet ouvrage sont les suivantes : (1) A. B. BOSWORTH, « Heroic Honours in Syracuse », p. 10-28. Après avoir fourni un aperçu sur le retour de Dion, fils d'Hipparinos, à Syracuse, l'A. confronte les sources historiques de Diodore de Sicile à celles de Plutarque pour mieux apprécier les honneurs héroïques qui ont été attribués au tyran lors de son retour dans son pays. L'octroi de ces honneurs fait comprendre que les Syracusains considéraient Dion comme un bienfaiteur et protecteur de leur territoire. — (2) P. GREEN, « Politics, Philosophy, and Propaganda: Hermias of Atarneus and his Friendship with Aristotle », p. 29-46. Ce travail met l'accent sur l'effort constant d'Hermias, tyran d'Atarnée, de faire pénétrer la philosophie dans la politique. Cette tentative est justifiée par sa fréquentation des philosophes de son époque, ce qui est à l'origine de sa réputation de « roi-philosophe ». — (3) E. D. CARNEY, « Elite Education and High Culture in Macedonia », p. 47-63. L'A. décrit à grands traits l'éducation et la culture d'Alexandre le Grand ainsi que d'autres rois de Macédoine. Cette démarche permet de mettre en évidence l'aspect grec, d'une part, et macédonien, de l'autre, de l'éducation de l'élite macédonienne. — (4) I. WORTHINGTON, « Alexander's Destruction of Thebes », p. 65-86. Loin de faire l'esquisse de la campagne d'Alexandre contre Thèbes, l'A. dégage les conséquences de la destruction de cette ville. En effet, par l'accomplissement de cet exploit, le roi de Macédoine est parvenu à envoyer un avertissement clair aux Grecs sur le danger qu'il représente pour l'intégralité de leur pays et, en même temps, à acquérir un pouvoir politique incontesté. — (5) E. E. GARVIN, « Darius III and Homeland Defense », p. 87-111. Cette étude est un examen succinct et approfondi des origines de Darius, de sa carrière et de ses activités sur le plan politique et guerrier. — (6) W. L. ADAMS, « The Episode of Philotas: An Insight », p. 113-127. Ce travail est consacré aux circonstances de la conspiration de Philotas contre Alexandre ainsi que sur le motif pour lequel celui-ci était convaincu que son ami a pu tramer un complot contre lui. En effet, la certitude du roi macédonien s'explique par l'idée qu'il se faisait de la notion de culpabilité. — (7) Lawrence A. TRITTLE, « Alexander and the Killing of Cleitus the Black », p. 127-146. Après avoir raconté l'assassinat de Cleitus et en avoir présenté les multiples explications d'ordre politique et idéologiques fournies par des divers savants, l'A. pense que cet acte atroce d'Alexandre est dû au *post-traumatic stress disorder* (PTSD) qu'il a subi des suites de sa blessure au champ de bataille. — (8) Waldemar HECKEL, « Alexander the Great and the 'Limits of the Civilised World' », p. 147-174. Le parcours des campagnes qui ont été menées par Alexandre en tant que conquérant du monde entier permet à l'A. de déterminer les

frontières de son empire, sa tactique militaire, sa politique religieuse ainsi que l'apport civilisateur de ses expéditions. — (9) J. M. ALFONSO-NÚÑEZ, « The Universal State of Alexander the Great », p. 175-182. L'A. se livre à une approche politologique de l'État universel formé par Alexandre. Pour ce faire, il a recours aux théories politiques modernes et aux interprétations historiques destinées à l'étude de la structure de cet État. — (10) P. V. WHEATLEY, « The Mint at Tyre after the Battle of Ipsus », p. 183-216. L'objectif de cette étude est de déterminer la date de réouverture de l'atelier monétaire à Tyre. Le type des monnaies que Démétrios a fait frapper sert d'évidence à l'A. pour émettre l'hypothèse que la production monétaire aurait été faite entre 297 et 288. En effet, Démétrios aurait réouvert l'atelier à Tyre juste après la bataille à Ipsos en 300/299. — (11) S. M. BURSTEIN, « The Legacy of Alexander: New Ways of Being Greek in the Hellenistic Period », p. 217-242. Le développement de la conscience ethnique chez les Grecs est une question cruciale depuis Hérodote. Ce travail procède à l'examen de l'origine et des emplois du terme « Hellènes » ainsi qu'à celui de la formation de l'identité grecque, depuis Homère jusqu'à l'Égypte ptolémaïque, en passant par la période hellénistique, surtout en mer Égée. L'A. réussit à montrer que le nom d'« Hellènes » n'implique pas une identité ethnique ou raciale mais un ensemble de civilisation. — Le volume s'achève par une riche bibliographie ainsi que par un *index* général. — Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Emmanuel LYASSE, *Le Principat et son fondateur. L'utilisation de la référence à Auguste de Tibère à Trajan* (Collection Latomus, 311), Bruxelles, Latomus, 2008, 16 x 24, 388 p., br. EUR 57, ISBN 978-2-87031252-0.

L'A. constate d'abord que la légitimité du principat d'Auguste ne répond pas aux théories politiques alors exprimées à Rome ; ce principat s'est imposé par défaut et la « modestie ostentatoire » d'Octave (p. 12) a réussi. Auguste est omniprésent dans l'environnement de Rome (inscriptions, monuments) et chez les écrivains. « La référence politique à Auguste » est « essentielle et incontournable » (p. 13). Ses successeurs l'utilisent, directement ou en agissant comme lui. Tibère (toute la première partie du livre, plus du tiers), successeur désigné d'Auguste (mais par défaut), assure la continuité dynastique dans une mise en scène lors des funérailles et se maintient grâce à la divinisation de son prédécesseur, divinisation qui légalise un régime de terreur ; il affirme le caractère dynastique du régime et légitime certaines prétentions de membres de la famille : Tibère se heurte à Livie, plus proche que lui d'Auguste, et au souvenir de Germanicus (Agrippine l'Aînée) ; ce sera finalement l'échec, l'impopularité et la retraite à Capri. Avec Caligula, la référence à Auguste tourne mal, se retourne contre lui, qui passe pour indigne. La référence à Auguste est ambiguë chez Claude ; chez Néron, elle est faite de ruptures, que le *De Clementia* annonce ou appelle, et de retours, peut-être en rapport avec la retraite de Sénèque. Ensuite, rupture dynastique : le lien du sang avec Auguste disparaît ; les troubles renaissent. C'est la troisième partie, avec les régimes des successeurs jusqu'à Trajan. La référence à Auguste, contestée parfois (monnaies, p. 287), est maintenue (la titulature impériale, sauf pour Vitellius), réaffirmée avec cohérence et calcul par Vespasien, brouillée par Domitien. Avec Trajan, cette référence n'est plus unique, se mêlant à l'appel des grandes figures de l'histoire romaine : « Trajan choisit d'être lui-même. » Recourant aux diverses sources, dont les lacunes sont signalées, ce livre met bien en valeur le caractère primordial de la référence à Auguste chez ses successeurs.

B. STENUIT.

Paul ERDKAMP (éd.), *A Companion to the Roman Army* (Blackwell Companions to the Ancient World), Malden - Oxford, Blackwell, 2007, 18 x 25,5, XXVI + 574 p., rel. £ 95, ISBN 978-1-4051-2153-8.

Ce *vademecum* de l'armée romaine s'inscrit dans la série des *Companions* édités par Blackwell depuis quelques années [et repris aujourd'hui par Wiley, ndr]. Jusqu'ici, les ouvrages de cette collection relatifs à l'histoire ancienne portaient sur une civilisation ou une période bien déterminée (*Roman Republic, Roman Empire, Classical Greek World, Ancient Near East, Hellenistic World*). Ce « compagnon » de l'armée romaine inaugure la publication d'une série d'ouvrages plus thématiques sur l'histoire de l'Antiquité, comme le *Companion to Julius Caesar*, par exemple. — Paul Erdkamp a rassemblé vingt-neuf articles d'auteurs différents, articulés autour d'une simple évolution chronologique de l'institution militaire romaine. Les travaux sont répartis dans quatre parties inégales renvoyant à quatre périodes successives : *Early Rome* (2 articles, p. 5-41), *Mid- and Late Republic* (8 articles, p. 43-180), *The Empire (Actium to Adrianople)* (15 articles, p. 181-476) et *The Late Roman Empire (up to Justinian)* (4 articles, p. 477-550). Dans son introduction générale, P. Erdkamp présente les quatre thèmes récurrents présents dans l'ouvrage : (1) l'armée comme force de combat, (2) la mobilisation des ressources humaines et matérielles, (3) les relations entre l'armée, le monde politique et l'Empire, et (4) les relations entre les armées et la population civile. — Dans la première partie, John Rich signe la première contribution intitulée *Warfare and the Army in Early Rome* (p. 7-23). Il met en contexte l'armée à Rome à la fin de la période royale et durant les premiers siècles de la période républicaine. Il s'agit surtout d'expliquer l'expansion territoriale dans le centre de l'Italie jusqu'au milieu du IV^e siècle. Gary Forsythe propose ensuite une très intéressante synthèse sur les relations existant entre l'armée et les comices centuriates, dans son article *The Army and Centuriate Organization in Early Rome* (p. 24-41). Il y montre comment les assemblées du peuple ont pris peu à peu leurs distances à l'égard de l'institution militaire. — La deuxième partie commence par l'article de Louis Rawlings, *Army and Battle during the Conquest of Italy (350-264 BC)* (p. 45-62), où les spécificités de la formation en manipules sont largement exposées. Poursuivant le cheminement chronologique, Dexter Hoyos aborde la période où les Romains débordent du cadre géographique strictement italique dans *The Age of Overseas Expansion (264-146 BC)* (p. 63-79). Pierre Cagniard termine le balayage temporel républicain dans *The Late Republican Army (146-30 BC)* (p. 80-95). Dans son *War and State Formation in the Roman Republic* (p. 96-113), Paul Erdkamp revient sur les mutations des institutions romaines et plus particulièrement de l'institution militaire, consécutives à l'expansion de Rome dans toute l'Italie. Dans *Roman Manpower and Recruitment During the Middle Republic* (p. 114-131), Luuk de Ligt s'interroge sur les taux de natalité et de mortalité dans les différentes sphères de la société romaine, et leurs implications dans le recrutement. Le rapport de l'élite aristocratique au pouvoir et au commandement militaire est ensuite l'objet de l'analyse de Nathan Rosenstein dans *Military Command, Political Power, and the Republican Elite* (p. 132-147). Dans *Colonization, Land Distribution and Veteran Settlement* (p. 148-163), Will Broadhead montre comment la pratique d'attribuer des terres arables aux vétérans est apparue et s'est développée au cours de la République. Enfin, pour clôturer cette période, Lukas de Blois propose sa contribution intitulée *Army and General in the Late Roman Republic* (p. 164-179), avec une attention particulière portée sur Sylla et César. — La troisième partie débute par un article de Kate Gilliver portant sur les structures de l'armée impériale et intitulé *The Augustan Reform and the Structure of the Imperial Army* (p. 183-200). Ensuite, Denis B. Saddington aborde plus en détail la composante marine, dans sa contribution intitulée *Classes : The Evolution of the Roman Imperial Fleets* (p. 201-217) ; il y présente brièvement les flottes principales de la Méditerranée ainsi que les flottilles secondaires des provinces. Dans *Battle, Tactics, and the Emergence of the Limes in the West* (p. 218-234), James Thorne expose l'approche de la bataille par les soldats, les généraux, ainsi que des considérations d'ordre logistique et tactique comme l'habillement, l'ordre de marche ou l'assaut des places fortifiées. Agrémenté de deux cartes (beaucoup trop rares dans l'ensemble des autres contributions), l'article d'Everett L. Wheeler intitulé *The Army and the Limes in the East* (p. 235-266) complète l'article précédent du point de vue géographique. D'une approche géographique, on revient à une approche chronologi-

que, avec la contribution de Karl Strobel, *Strategy and Army Structure between Septimius Severus and Constantine the Great* (p. 267-285), où l'A. s'attarde sur les réformes structurelles de Dioclétien et de Constantin. Sara Elise Phang aborde ensuite la question très intéressante des sources de l'histoire militaire dans *Military Documents, Languages, and Literacy* (p. 286-305) où il est essentiellement question des sources émanant de la bureaucratie, comme les listes de recrutement ou les inscriptions en écriture cursive, notamment sur les tablettes de bois ; cette étude aboutit à une note intéressante sur la notion de romanisation des militaires. Nous pourrions ajouter, dans la bibliographie de l'article de Peter Herz, *Finances and Costs of the Roman Army* (p. 306-322), le titre de Friedrich Burrer et Müller Holger (éd.). *Kriegskosten und Kriegsfinanzierung in der Antike*, Darmstadt, 2008. Dans *War- and Peacetime Logistics: Supplying Imperial Armies in East and West* (p. 323-338), Peter Kehne rappelle que, si puissante et entraînée que fût l'armée romaine, elle n'aurait pu parvenir à ses fins sans l'excellence de l'organisation logistique qui était la sienne. Dans *The Roman Army and Propaganda* (p. 339-358), Olivier Hekster présente les deux moyens privilégiés pour assurer cette propagande : les monuments et le monnayage. Clifford Ando propose ensuite une contribution intitulée *The Army and the Urban Elite : a Competition for Power* (p. 359-378) et Anthony R. Birley, l'article *Making Emperors. Imperial Instrument or Independent Force ?* (p. 379-394). L'article de Norbert Hanel, *Military Camps, Canabae, and Vici. The Archaeological Evidence* (p. 395-416), s'avère particulièrement intéressant, notamment du point de vue didactique ; sur base de carte, photos et illustrations, l'A. présente de manière simple et claire les différences qui pouvaient exister entre les types de camps et les entités qui gravitaient autour. Dans *Marriage, Families, and Survival : Demographic Aspects* (p. 417-434), Walter Scheidel s'interroge sur la capacité de l'armée à se régénérer par elle-même – par le recrutement de fils de soldats – ou par des apports de recrues externes. Gabriele Wesch-Klein propose un article intitulé *Recruits and Veterans* (p. 435-450) et Oliver Stoll clôture la troisième partie avec sa contribution sur *The Religions of the Armies* (p. 451-476), présentant surtout les cultes strictement militaires, les cultes privés dans la religion de l'armée romaine et le rôle de celle-ci dans la diffusion des cultes d'origine étrangère. — Au début de la quatrième et dernière partie, l'article de Wolf Liebeschuetz, *Warlords and Landlords* (p. 479-494), montre combien, à partir du début du Bas-Empire, les chefs militaires commencèrent à s'apparenter davantage à des seigneurs de guerre locaux, agissant de plus en plus de manière autonome par rapport au pouvoir central. Dans sa contribution intitulée simplement *The Foederati* (p. 495-514), Timo Stickler s'interroge sur l'évolution du processus de recrutement des barbares, depuis l'aube de l'époque impériale. Dans *Army and Society in the Late Roman World : a Context of Decline ?* (p. 515-531), Michael Whitby tente de présenter l'évolution de l'armée romaine au Bas-Empire et d'expliquer les raisons de son incapacité à faire face aux pressions extérieures. Et, enfin, nous devons le vingt-neuvième et dernier article, intitulé *Army and Battle in the Age of Justinian (527-65)* (p. 532-550) à Hugh Elton. — Les contributions sont suivies d'un *index locorum* et d'un *index général*. Point de bibliographie générale en fin d'ouvrage : toutes les références sont groupées à chaque fin d'article, juste après les notes rassemblées. Ces dernières ne facilitent pas, par ailleurs, le maniement de l'ouvrage. — Il convient de se reposer la question des objectifs et du public visés par ce genre de publication, qui se présente comme une référence pour les chercheurs, les étudiants et pour le grand public, ce qui constitue, finalement, beaucoup de monde. Toutefois, le prix relativement élevé des ouvrages de cette collection – et singulièrement de ce volume – peut parfois décourager certaines bibliothèques, sans parler évidemment des étudiants. Il en résultera donc que, bien souvent, cet ouvrage se trouvera malheureusement cantonné dans la sphère des spécialistes de ce domaine, malgré les intentions didactiques et pédagogiques affichées. Cela est regrettable dans la mesure où les articles sont d'excellente qualité, même si davantage de cartes et illustrations auraient été les bienvenues. – David COLLING.

ARCHÉOLOGIE

Federica WIEL-MARIN, *La ceramica attica a figure rosse di Adria. La famiglia Bocchi e l'archeologia* (Ministero per i Beni e le Attività Culturali, Soprintendenza per i Beni Archeologici del Veneto), Padova, CLEUP, 2005, 17.5 x 24.5, 649 p., ISBN 88-7178-575-4.

Ce gros volume (version publiée d'une thèse de doctorat à l'Université de Padoue) est vraiment remarquable : son objet est la présentation de tous les fragments de vases à figures rouges provenant des fouilles de la famille Bocchi à Adria, la fameuse πόλις Ἑλληνίς de la région vénète. 2479 fragments et vases, dont une partie seulement a été inventoriée dans les ouvrages de Schöne et Fogolari, tandis qu'une partie moindre encore a été publiée dans deux volumes de *CVA*, plusieurs autres ayant été repris dans le recueil de J. D. BEAZLEY, *Attic Red-Figure Vase-Painters*², Oxford 1963 (=ARV²), avec 3590 photos (de très petite taille, mais de bonne qualité ; plusieurs reproduisent des dessins datant du XIX^e s.) et 210 dessins de profils de vases. On a publié tous les fragments disponibles dans le Musée Archéologique d'Adria ; pour certains vases que l'on n'a pas retrouvés, on a publié des croquis du XIX^e s. Ainsi, par la quantité de la céramique, surtout les coupes de la première moitié du V^e s., Adria devient un lieu privilégié des études céramologiques, d'autant plus que la majorité des trouvailles proviennent des quartiers d'habitation de l'ancienne ville. — Le livre se compose en réalité de deux parties : dans la première, on trouve une biographie de la famille Bocchi (p. 21-36) et un historique commenté et bien informé sur leurs fouilles (qui ont commencé en 1802), avec des plans, des statistiques sur le nombre des trouvailles par an, des informations sur les aspects techniques des fouilles ; on y trouve même une classification des inventaires dus aux Bocchi, d'après le style de l'écriture, l'apport des dessins dans l'étude du matériel du Musée d'Adria : en somme, il s'agit d'un travail d'archives modèle, parsemé de données quantitatives (tel le nombre de vases publiés ou cités par Schöne, les *CVA* et Beazley). Dans la même partie du livre, on trouve une brève discussion sur les formes vasculaires, qui démontre la popularité des vases à boire (kylix et skyphos), pendant toute la période des importations attiques (grosso modo entre 510 et 340). Les oinochoés sont représentés sporadiquement (quatre exemplaires), mais on répondait à la demande des vases à figures noires, ou en d'autres techniques. Suit la présentation des auteurs représentés dans le présent corpus et avec une liste des inscriptions. Outre la présence très constante de l'acclamation HO ΠΑΙΣ ΚΑΛΟΣ (« le garçon est beau »), ou simplement ΚΑΛΟΣ, on a peu de noms de καλοί (Agasias, Apollodore, Epidromos, Chairestratos, Chairippos ; cf. aussi ci-dessous ; Lysis), un seul nom de peintre, celui d'Euthymidès, et peu de légendes et autres types d'inscriptions. Par contre, on a très peu de graffiti incisés sous le pied des coupes et autres skyphoi. La première partie se clôt avec les appendices portant sur la famille Bocchi, les fouilles et la relation entre Adria et Spina. — La deuxième partie, l'essentiel du volume, est le catalogue des vases (p. 95-520, suivi des dessins des profils, p. 521-562). À côté des pièces connues (attribuées à des peintres athéniens parmi les plus célèbres chez les adeptes de la méthode attributionniste de Beazley), on trouve de nouvelles attributions et des ré-attributions de fragments (par l'A., mais aussi par G. Riccioni) : les vases sont ainsi attribués à cent vingt peintres et groupements stylistiques, dont Euthymidès (1), Olto (4, dont 3 nouvelles attributions), Épictétos (4/2), Apollodore (2), Myson (1), Onésimos (4/4), Douris (14/1), Makron, etc. Le matériel est classé suivant les formes de vases : amphores (1-3), pélikai (4-5), cratères à volutes (6-10), à colonnettes (11-225), en calice (225-243), en cloche 244-250), hydries (251-259), oinochoai (260-263), vase de grand format de forme non spécifiée (264-624), lécythes (625-635), askoi (636-643), pyxides (644), lécanides (645-652), rhytons (653), canthares (654-674), skyphoi (675-1124), coupes sans tige (1125-1137) et coupes-skyphoi (1138-1140), « bolsals » (1141-1143), kylikes (1144-2457), plats (2458) et divers vases

impossibles à classer ou perdus (2459-2479). — On remarque avec très grand intérêt le nombre imposant de fragments de skyphoi du Groupe du Garçon Gras (34 exemplaires), comparable à l'abondance du matériel analogue à Spina, mais aussi des nécropoles d'Adria même (cf. B. SABATTINI, « Les skyphoi du F. B. Group à Spina : apport chronologique de l'étude stylistique et typologique » et S. BONOMI, « Ceramica attica da corredi tombali del IV secolo di Adria », dans B. SABATTINI, [éd.], *La céramique attique du IV^e siècle en Méditerranée occidentale*, Naples, 2000, respectivement p. 47-65 et p. 93-98). La différence est l'absence totale des oinochoai du groupe, abondamment représentées à Spina (cf. ARV² 1484-1490 ; cf. également les groupes de tombes publiées par F. CURTI, *La bottega del Pittore di Meleagro* (RdA Suppl. 25), Roma, 2001), mais en général peu vues en Méditerranée occidentale. — L'étude de cette masse énorme de matériel est rendue possible grâce aux *indices* : on trouve la concordance entre les divers systèmes d'inventaire, l'index des peintres et groupes stylistiques et une bibliographie détaillée, mais non pas exhaustive. — La connaissance des arts est une discipline dans laquelle le facteur de subjectivité joue pour une large part. Inévitablement, il y a des attributions auxquelles il est difficile de souscrire, même à en juger par les photos de très petite taille reproduites dans le volume (p. ex., n° 1144 : fr. de coupe avec guerrier courant vers la droite, attribuée par G. Riccioni à Douris). Mais on ne manquera pas de noter le travail herculéen accompli par l'A., qui a aussi supervisé la restauration de la plupart des pièces, exécuté certains dessins des profils et consacré beaucoup d'énergie à la classification correcte de minuscules fragments. Cette approche très germanique du matériel céramique se démarque des normes de l'archéologie italienne. — Il y a très peu d'erreurs d'orthographe (la plupart sont citées dans les *Errata et corrigenda* tirés à part) : je n'en donne qu'une : p. 342, sous n° 1284 (coupe du Peintre de la Gigantomachie de Paris, avec scène de pugilat ; aux parallèles cités, ajouter une coupe de Bruxelles, ARV²) : « Marangou 1992 » pour « Marangou 1996² ». — Ce livre est l'outil indispensable de quiconque travaille dans le domaine de la céramique attique à figures rouges. L'intérêt du volume pour l'étudiant de l'iconographie est moindre, dans la mesure où la plupart des vases se trouvent en condition très fragmentaire. Mais la richesse du matériel compense son caractère partiel et incite à présenter quelques notes. N° 12 : la scène n'est pas un κῶμος, mais une scène érotique, à en juger par l'excitation sexuelle de l'éphèbe ; à comparer avec le cratère de Bologne 230, du peintre d'Égisthe (ARV² 504.8) ; n° 278 : cômaste « anacréontique » dansant ou à demi-étendue sur une κλίνη ; à ajouter dans la liste de vases à comastes anacréontiques (D. C. KURTZ, J. BOARDMAN, « Booners », *Greek Vases in the Getty Museum* 3, Malibu, 1986, p. 35-70) ; n° 357 : le jeune homme tient un chous ; n° 370 : femme torse nu, une πάρδαλις nouée autour de son cou : il s'agit d'une ménade ; à comparer surtout avec la deuxième ménade de gauche sur un cratère à colonnettes de Matéra 215221 (*Il vino di Dioniso. De e uomini a banchetto*, Siena, 2002, 20, n° 65) ; n° 1404, coupe fragmentaire non attribuée et apparemment perdue : l'inscription ... ΔΙΡΙΠ ... est à compléter, en +]ΑΙΡΙΠ[OS [KALOS] = Χαίριππος καλός (« Chairippos est beau »). — L'ampleur de la documentation, la qualité du travail d'inventaire dans le catalogue, la recherche d'archives et en musée, la précision dans les attributions et les datations, la manière correcte d'identifier les sujets iconographiques même à partir des menus fragments, sont les mérites principaux de ce livre. F. Wiel-Marin est chargée de la publication des fragments céramiques provenant d'un autre lieu du Nord de l'Italie, Forcello (cf. déjà dans R. C. DE MARINIS, M. RAPI, *L'abitato etrusco del Forcello di Bagnolo S. Vito* (Mantova). *Le fasi di età arcaica*, Milan - Bagnolo San Vito, 2005). On espère que le travail sera du même niveau que l'objet de cette recension. — DIMITRIS PALEOTHODOROS.

Rosalba PANVINI, Lavinia SOLE, *L'Acropoli di Gela. Stipi, depositi o scarichi* (Archaeologica, 143. Corpus delle stipi votive in Italia, XVIII),

Roma, G. Bretschneider Editore, 2005, 17.5 x 24, 203 p., br., ISBN 88-7689-189-7.

Le beau livre portant les signatures de R. Panvini (Sovrintendente ai Beni Culturali di Caltanissetta) et L. Sole fait partie du corpus des *stipes* votifs de l'Italie, une collection dirigée par Mario Torelli et Annamaria Comella. Il s'agit de la présentation du matériel issu de cinq dépôts votifs de l'acropole de Géla, fouillée en 1951-1953 par Dinu Adamestanu et Piero Orlandini. Le *stips* de l'Athénaion, le *stips* « archaïque » et celui « dans le *pithos* » ont fait l'objet d'une publication antérieure, quoique de manière un peu sommaire, par les deux fouilleurs (*Notizie dei Scavi di Antichità*, 1956, p. 205-214 et 1962, p. 381 et 269-373, respectivement). Les deux autres *stipes* sont publiés ici pour la première fois. Une bibliographie exhaustive, qui couvre tous les aspects de l'archéologie de la colonie rhodo-crétoise (p. 5-18) est suivie d'une très brève introduction (p. 19-20), par R. Panvini, où sont exposés les critères suivant lesquels il est possible de distinguer un *stips* réel, c'est-à-dire un contexte archéologique d'objets volontairement mis hors-circulation et inhumés ensemble, d'un dépôt de décharge (un *scarico*, suivant la terminologie italienne). Par la suite, L. Sole présente les critères de la classification du matériel en trois sections : objets en terre-cuite (I), céramiques (II), objets de typologie variée (III), subdivisées en classes de matériel, qui par la suite sont encore classées par groupes stylistiques. Si l'approche typologique prévaut pour les classes des terres-cuites (p. ex. « figures féminines assises », « cavaliers »), la classification de la céramique est faite suivant des critères plus vagues (céramique préhistorique, indigène, étrusque, corinthienne, attique, « de production coloniale », chypriote), ce qui amène à des subdivisions plus précises pour les groupes. Les objets de typologie variée consistent en terres cuites architectoniques, poids de tissage en terre cuite, objets métalliques, etc. Cette approche du matériel amène à une nomenclature surchargée : un vase colonial imitant un type athénien ou corinthien est classé comme II.F₃ III. La présentation du matériel du *stips* de l'Athénaion (25-56) et de celui « dans le *pithos* » (75-85) est due à L. Sole, celle des *stipes* archaïque (57-73) et sous l'édifice 12 (87-152) à R. Panvini, tandis que la présentation du matériel de la *stips* sous l'édifice 2 est partagée entre les deux auteurs (153-192). Pour chacun des cinq dépôts, les deux auteurs offrent des discussions très attentives et érudites. Les conclusions s'imposent, alors : la *stips* de l'Athénaion est en réalité un dépôt (*scarico*), issu d'une restructuration du sanctuaire de la colline de l'Acropole dans la zone du temple B. Le matériel, dont les dates se situent entre le VII^e s. et le deuxième quart du V^e s., ne provient pas de l'Athénaion primitif : on y postule l'existence d'une déesse crétoise, accompagnée des parèdres avant ou avec Athéna. La *stips* archaïque, trouvée près de l'enceinte de la cité, composée de matériel généralement datable de la fin du VI^e s., est considérée désormais comme appartenant à un sanctuaire de Déméter et non pas d'Athéna, comme le pensait P. Orlandini. La *stips* « dans le *pithos* », apposée contre un mur d'un édifice sacré, serait le résultat d'un dépôt votif en l'honneur d'une divinité féminine : on y compte seulement douze objets, dont un $\theta\upsilon\mu\iota\alpha\tau\eta\rho\iota\omicron\nu$ en forme de κόρη. Les deux dépôts suivants, sous les édifices 12 et 2, sont contemporains (entre la fin du VI^e s. et la fin du V^e/début du IV^e s.) et appartiennent probablement à un seul sanctuaire de Déméter et Coré. Du point de vue artistique, les deux *stipes* sont les plus riches en statuettes d'offrantes de porcelet et ont été publiées précédemment (cf., respectivement, M. SGUIATAMATTI, *L'offrante de porcelet dans la coroplatie géleenne*, Mainz, 1984 et M. ALBERTOCCHI, *Athana Lindia. La statuetta siceliote con pettorali di età arcaica e classica* [RdA Suppl. 28], Rome, 2004). En conclusion (193-196), l'étude du matériel amène à la reconsidération des cultes pratiqués sur l'acropole de Géla, déjà suggérée à plusieurs reprises dans la littérature scientifique du passé : à côté d'Athéna, on y trouve Déméter et Coré ; le matériel céramique importé consiste majoritairement en vases à boire et vases de libation. Dans l'appendice (p. 197-201), sont catalogués les objets ayant un n° d'inventaire au musée de Géla. — La qualité des illustrations est très bonne ; en 92 planches, on a abondamment illustré la plupart des objets provenant de cinq *stipes*. La dernière planche est un plan de l'Acropole de

Géla, où sont indiqués les endroits de découverte des cinq dépôts. Ce livre, très utile et très fin dans tous les détails, sera un outil précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la fois à la coroplastie et à la religion grecque sicilienne. – Dimitris PALEOTODOROS.

G. SENA CHIESA, E. GAGETTI, *Laocoonte in Lombardia 500 anni dopo la sua scoperta* (Parabordi, 52), Milano, Viennepierre, 2007, 255 p., 20 pl. coul. et n. et b., ISBN 978-88-7601-043-9. € 18,00.

La ricorrenza del cinquecentesimo dalla scoperta del gruppo *Laocoonte* (avvenuta a Roma, nella zona del colle Oppio, il 14 gennaio 1506) è stata celebrata dall'Università Statale di Milano con la pubblicazione di due volumi di studi, dei quali il presente, per il tema cui è dedicato, si rivela ricco di novità interessanti (v. inoltre: *Il Laocoonte dei Musei Vaticani. 500 anni dalla scoperta*, a c. di G. Bejor, Milano, Cisalpino, 2007 [Quaderni di «Acme», 93]). Il volume è articolato in due sezioni che, dietro titoli suggestivi, definiscono due filoni d'indagine diversi. La prima, *la fama di un modello*, raccoglie singoli episodi della fortuna figurativa del *Laocoonte* in contesti lombardi e limitrofi, o anche in opere non lombarde storicamente legate al collezionismo locale; la seconda, *la conoscenza diffusa*, esplora la presenza di *Laocoonte* in produzioni seriali di raccolte e musei lombardi, nella fattispecie i calchi, le stampe e le impronte glittiche. Tutti i saggi sono seguiti dalle schede degli oggetti trattati. Uno scritto di Gemma Sena Chiesa (*Le spire avvolgenti*, pp. 13-35) introduce le sezioni, di cui evidenzia il filo comune in una visione di lungo periodo della cultura figurativa lombarda. — Nella prima parte ben quattro contributi si devono a Federica Cozzi: *Gaudenzio Ferrari e la lezione di Laocoonte* (pp. 41-45) tratta la lunetta a finto rilievo sullo sfondo del *Cristo di fronte a Pilato* di Gaudenzio Ferrari nella chiesa di Santa Maria delle Grazie a Varallo Sesia, un *Laocoonte* pittorico rimasto fino a oggi pressoché sconosciuto; *Un Laocoonte per Isabella* (pp. 47-53) è dedicato al piccolo ma noto bronsetto dei Civici Musei d'Arte e Storia di Brescia, qui ricondotto alla collezione di Isabella d'Este sulla scia di una recente proposta che non ha, però, pezzi d'appoggio veramente solide; *Laocoonte e la Maniera alla corte di Federico II Gonzaga* (pp. 55-64) è dedicato alla *Morte di Laocoonte* di Giulio Romano nella Sala di Troia di Palazzo Te, mentre *Vespasiano Gonzaga e lo studiolo del Palazzo del Giardino a Sabbioneta* (pp. 63-70) alla più modesta e più tarda *Morte di Laocoonte* della Sala di Enea nel palazzo Gonzaga di Sabbioneta. Dei quattro il contributo più notevole è il primo, per l'intrinseco interesse del dipinto di Varallo. Il gruppo vi è riprodotto a monocromo con molta libertà (un *unicum* il figlio maggiore vestito), forse a memoria come suggerisce l'autrice, ma con particolari come le gambe e il braccio sinistro del padre oppure la posa del figlio minore che tradiscono la dipendenza dal marmo antico. La datazione al 1513 fa dell'affresco la più antica derivazione nota nella pittura monumentale, seguita dagli affreschi del Papacello nel salone d'onore e nella c.d. *Camera del cardinale* di villa Passerini a Cortona (1525-1527). È curioso che la fortuna del *Laocoonte* prenda il via in contesti e per mano di pittori di provincia: si è tentati di pensare che nei piccoli centri lontani dalle corti il gruppo fosse diventato, a pochi anni dalla scoperta, un modo sicuro per esibire ai committenti il necessario aggiornamento sulle novità che l'ambiente romano del primo Cinquecento, percorso da un'intensa passione antiquaria, offriva senza posa. — Seguono due contributi dedicati alla fortuna di *Laocoonte* in età barocca. Un documentato studio di Francesca Massaro ripropone i quattro celeberrimi disegni di Rubens conservati all'Ambrosiana, nell'album detto correntemente *Piccolo Resta*, donato all'Accademia del Disegno nel 1684. I fogli, pubblicati anche di recente in un triplo volume del *Corpus Rubenianum* (M. VAN DER MEULEN, *Rubens' Copies after the Antique*, 3 voll., London, Harvey and Miller, 1994-1995 [*Corpus Rubenianum* Ludwig Burchard, XXIII]), sono documenti importanti per la storia del gruppo e dei suoi restauri. Il merito di Francesca Massaro è di presentarli nella prospettiva del contesto collezionistico, con un'adeguata descrizione dell'album e una trascrizione (non però di prima mano) della lettera con cui egli accompagnò la donazione all'Accademia

milanese. Di Marcello Albini è invece lo studio di un *Laocoonte* di porcellana di Doccia approdato alle collezioni del Museo Poldi Pezzoli (*Il fascino del bianco. Il Laocoonte della manifattura di Doccia*, pp. 95-105): un centrotavola di medie dimensioni (h 55 cm), modellato fra gli anni trenta e sessanta del Settecento, interessante soprattutto per la discreta ma consapevole rielaborazione del modello, con interventi che adattano il linguaggio rodio al gusto del barocchetto fiorentino. L'arrotondamento della composizione in cui il figlio maggiore ruota e si inclina all'indietro, la nota arcadica della roccia che sostituisce l'altare del sacrificio, la sostituzione del braccio dell'originale, modellato da Montorsoli nel 1532-1533 e installato verso il 1536, con il braccio inventato da Baccio Bandinelli per la copia commissionata dal cardinal Giulio de' Medici nel 1520, sono gli elementi più vistosi di questa rilettura. Del resto, se il modello della porcellana fosse dovuto a Giovanni Battista Foggini, come un'inventario antico della manifattura Ginori sembra suggerire, è giocoforza vedervi più un pezzo di scultura settecentesca che una copia del gruppo, comunque il documento di un gusto per l'antico vissuto senza il rispetto rigido e un po' opprimente che caratterizzerà i decenni del Neoclassicismo pieno. — Chiudono la prima parte i saggi dedicati a due celebri opere ottocentesche: il *Laocoonte* di Francesco Hayez, presentato nel contesto del concorso bandito a Brera nel 1812 da cui uscì vincitore a pari merito con l'omonima ma dimenticata tela di Antonio de Antoni (A. Cerutti, *Un concorso per Laocoonte*, pp. 107-122), e il gruppo marmoreo di Luigi Ferrari della Pinacoteca Tosio Martinengo di Brescia, il più riuscito fra i non numerosi *Laocoonti* scultorei ottocenteschi (M. Albini, *Il Laocoonte di Luigi Ferrari*, pp. 123-131). Entrambe le opere sono state introdotte nel dibattito da Salvatore Settis, che le richiamava quali *exempla docta* in un discorso che assimilava polemicamente lo sforzo degli artisti romantici di immaginare un *Laocoonte* «diverso dall'antico» alla pericolosa inclinazione degli archeologi moderni a crearsi il «proprio» *Laocoonte*, rispondente a un'immagine personale dell'arte ellenistica, e perciò in definitiva anch'esso «diverso dall'antico» (S. SETTIS, *Laocoonte. Fama e stile*, Roma, Donzelli, 1999, p. 76). Da allora i *Laocoonti* di Hayez e Ferrari, divenuti in un certo senso di moda, compaiono frequentemente in bibliografia di seconda mano e in modo assai generico. I saggi di Angela Cerutti e Marcello Albini rimettono le cose a posto, presentandone le circostanze della committenza, il percorso 'genetico' e le fonti figurative, operazione utile soprattutto per il marmo di Ferrari, sul quale ben scarsa è la bibliografia recente. — La seconda parte del volume (*La conoscenza diffusa*) ospita quattro contributi, tutti dedicati, come accennato, alle produzioni seriali. Carla Marianna Mazzone riferisce della ricerca di calchi in gesso nelle accademie e nei palazzi lombardi, con un bottino di cinque pezzi: uno alla Pinacoteca Ambrosiana, due all'Accademia di Brera, uno a Villa Arconati a Bollate e uno in dimensioni ridotte al Museo dell'Ottocento di Villa Belgiojoso Bonaparte (*Le riproduzioni in gesso del Laocoonte vaticano a Milano*, pp. 135-145). Alla storia dell'esemplare di villa Arconati, della seconda metà del Settecento, è dedicato il breve saggio di Matteo Cadario (*Il Laocoonte della villa Arconati*, pp. 147-151), molto bene informato come tutti i lavori di questo giovane studioso. Dei cinque calchi, però, il più antico e importante è quello dell'Ambrosiana (MAZZONE, *Le riproduzioni*, pp. 136-142). Il pezzo non è inedito (A. ROVETTA, *Federico Borromeo e l'Ambrosiana*, in *Leone Leoni tra Lombardia e Spagna*, Atti del Conv. Intern. [Meraggio, 25-26 set. 1993], a c. di M. L. Gatti Perer, Como, Ist. per la storia dell'Arte Lombarda, 1995, pp. 45-51: 48 s., con foto scadente; K. Th. HELMSTUTLER, «*To demonstrate the greatness of his spirit*». *Leone Leoni e la 'casa degli Omenoni'*, PhD Diss., State Univ. of New Jersey [May 2000], Ann Arbor [MI], UMI, 2002, p. 260 s., nr. 8), ma averlo introdotto con una buona foto nel dibattito sul *Laocoonte*, al quale era finora sfuggito, è già un grande merito. Il gesso fu donato nel 1674 all'Accademia del Disegno dal patrizio milanese Bartolomeo Calchi, la cui famiglia circa un secolo prima era entrata in possesso della collezione privata di dello scultore Leone Leoni, di cui facevano parte numerosi calchi di sculture antiche e dei principali capolavori michelangioleschi. Leone li aveva tratti in parte dai preziosi stampi realizzati dal Primaticcio per Francesco I nel 1540, acquistati per conto della regina Maria d'Ungheria, reggente

delle Fiandre spagnole, e poi trasportati a Milano nella speranza di realizzarne i getti in bronzo per la villa della Gualtiera di Ferrante Gonzaga, governatore imperiale di Milano; in parte da altre matrici che egli stesso aveva realizzato nel 1560 per concessione di Pio IV, a integrazione della raccolta più antica. Non si può dire con certezza se il *Laocoonte* facesse parte della serie di Primaticcio oppure di quella del 1560, ma le probabilità sono per la prima, dal momento che Leone sembrerebbe aver acquistato tutti gli stampi del Primaticcio e che, dati gli alti costi, nel 1560 non furono realizzati doppioni. Quello dell'Ambrosiana è dunque il più antico calco in gesso esistente del *Laocoonte*, preceduto in termini assoluti solo dal bronzo di Fontainebleau (1545 ca), tratto dal medesimo stampo. Cosa anche più importante, esso è il solo documento diretto dei restauri cinquecenteschi, che nel getto del Vignola sono stati eliminati. Il confronto con le riproduzioni contemporanee non lascia dubbi sul fatto che le mani dei figli e il braccio del padre siano quelli dovuti rispettivamente a Baccio Bandinelli (attribuite) e a Giovanni Angelo Montorsoli (sicuro), qui però non copiati più o meno fedelmente ma presi per impronta (per tutti i complessi problemi del restauro cinquecentesco: L. REBAUDO, *Il braccio mancante, I restauri del Laocoonte (1506-1957)*, nuova ed. agg., Trieste, Editreg, 2007, 24-30 e 42-53). — Il saggio di Clelia Orsenigo tratta la fortuna del *Laocoonte* nell'incisione, tema intricato e di grande interesse, ancora da esplorare (*Laocoonte di carta*, pp. 153-192). Come soggetto per l'illustrazione stampata il gruppo s'impone prestissimo, e si può ben dire che dalla metà del Cinquecento sia uno dei soggetti di punta del repertorio di quasi tutti i tipografi romani. Nei secoli seguenti il numero delle stampe aumenta continuamente, fino a esplodere nell'Ottocento, con l'introduzione della tecnica litografica, in misura tale da rendere quasi velleitario ogni tentativo di catalogazione. Dato l'affollamento del materiale esiste un problema complesso di interdipendenza delle immagini, perché le lastre delle stampe più popolari sono transitate per vendita da officina a officina, dove venivano ritoccate dando vita a stati diversi (almeno quattro nella tecnica mista realizzata da Pierre Perret nel 1581), oppure sono state copiate e ripubblicate da tipografi diversi dai detentori dei diritti con varianti più o meno significative. A voler indagare sistematicamente il repertorio ci si trova di fronte in primo luogo il problema di tracciare uno 'stemma' attendibile dei soggetti. Sotto questo profilo il saggio di Clelia Orsenigo è carente, poiché alcuni dei casi studiati dipendono chiaramente da stampe più antiche e anche molto diffuse, ma esse non sono state identificate. Il compito che si è posta la studiosa è peraltro circoscritto: prende in considerazione solo le stampe presenti nella raccolta milanese Achille Bertarelli, di modo che la sua selezione è obbligata. Si tratta di tredici pezzi: undici immagini del gruppo vaticano (nrr. 1-6, 8, 10-13), cui si aggiungono un'acquaforte di Francesco Bartolozzi (1728-1815) con la *Morte di Laocoonte* immaginata secondo un'iconografia ispirata ai dipinti pompeiani (nr. 7) e una tecnica mista (acquaforte e acquatinta) di Stefano Mulinari (1741-dopo il 1804) che riproduce il famoso disegno di Federico Zuccari in cui si vede il fratello Taddeo che disegna il *Laocoonte* (nr. 9). Delle stampe che riproducono il gruppo alcune sono note o notissime, in primo luogo la xilografia in cui padre e figli sono trasformati in scimmie, attribuita a Tiziano e Niccolò Boldrini su testimonianza di Carlo Ridolfi (1). Basti ricordare qui la tavola di Pierre Perret (2), perché occorre precisare che si conserva a Dresda il probabile disegno preparatorio (REBAUDO, *Il braccio mancante*, cit., p. 87, cat. DS 54) e che l'esemplare Bertarelli appartiene al secondo stato, caratterizzato dalla rasatura dell'indicazione di responsabilità *Staeius formis RomaE*, probabilmente tirato poco prima del 1585 per lo *Speculum Romanae Magnificentiae* nell'edizione che si attribuisce a Claude Duchet (ivi, cat. DS 55, nr. 2). Le altre stampe sono meno conosciute, ed è un peccato che la scelta delle riproduzioni fotografiche le abbia sacrificate a vantaggio delle più celebri, che è facile trovare in bibliografia. Anche sulle stampe 'minori' si può aggiungere qualche dato che nel saggio manca. Il *Laocoonte* di Giacomo Lauro (attivo 1584-1637) è un'acquaforte con ritocchi al bulino pubblicata per la prima volta a p. 23 di una raccolta di riproduzioni di monumenti antichi comparsa a Roma nel 1612 senza il nome dello stampatore e con il titolo completo di *Antiquae Urbis Splendor hoc est eiusdem Templi, Amphitheatra, Theatra, Circi, Navmachieae, Arcvs trivmphales [...]*

item triumphalis et colossearum Imaginvm [...] descriptio. Opera & industria Jacobi Lauri romani in aes incisa &c. Il volume è piuttosto raro. La copia Bertarelli appartiene alla seconda edizione, tirata nel 1641 con le lastre originali dal tipografo Andrea Fei (1579 ca - 1650) sotto il titolo *Splendore dell'antica e moderna Roma nel quale si rappresentano tutti i principali Tempj, Teatri, Anfiteatri, Cerchi, Naumachie, Archi trionfali [...] et in questa vltima impressione abbellita di molti disegni antichi, e moderni [...] per vtilità commune dato alle stampe da Giovanni Alto Suizzero da Lucerna &c.* (in Roma, nella Stamparia d'Andrea Fei, 1641). Il curatore, Johann Gotfried Heinrich Hoch (1577-1660), italianizzato in Giovanni Grosso o Giovanni Alto, era un ufficiale della guardia svizzera originario di Lucerna che si era fatto un nome come guida 'archeologica' di Roma e che come tale fu ritratto da Francesco Villamena sullo sfondo del Quirinale in una stampa del 1623 dedicata a Cassiano dal Pozzo (ristampata da Carlo Losi nel 1773). La tavola del Lauro con il *Laocoonte* non è un'invenzione originale ma la copia rovesciata del *Laocoonte* pubblicato da Lorenzo Vaccari (o della Vaccaria) nel 1584, una stampa che ha goduto di buona fortuna ma che era a sua volta una copia rovesciata del precedente e fondamentale *Laocoonte* di Pierre Perret del 1581. Il rame del Vaccari è stato in seguito utilizzato da Gottfried von Schaich come tavola [11] della raccolta *Antiquarum Statuarum Urbis Romae, Quae in publicis privatisque locis visuntur, Icones* (Romae, Ex typis Gottifredi de Schaichis ad signum Aquilae nigrae, 1621), mentre Nicolaus van Aelst e Giacomo Lauro hanno copiato la tavola, reincidendola e raddrizzandola; quella di Lauro, come abbiamo visto, è stata ristampata una sola volta e ha circolato poco; quella di van Aelst è invece presente in quasi tutte le successive raccolte dell'impresa de Rossi (sulla quale F. CONSAGRA, *The De Rossi family print publishing shop. A study in the history of print industry in Seventeenth-Century Rome*, PhD Diss., Baltimora, Univ. of Michigan [1992], Ann Arbor [MI], UMI, 1993), ed è una delle più diffuse nelle raccolte pubbliche e private (v. REBAUDO, *Il braccio mancante*, cit., p. 87, cat. DS 58). — L'ultimo contributo del volume si deve a Elisabetta Gagetti, che affronta il tema della fortuna del *Laocoonte* nella glittica moderna, di cui l'autrice è assai esperta. Il saggio riguarderebbe cinque impronte in zolfo rosso comprese in un esemplare della dattiloteca commerciale di Christian Dehn acquistato dal conte Alberico Barbiano di Belgioioso nel 1772, ma offre in realtà molto di più. Consapevole del carattere specialistico del tema, l'autrice traccia una sintetica ma chiara storia del formarsi delle dattiloteche sei-ottocentesche, con qualche accenno ai procedimenti tecnici di riproduzione delle gemme in materiali meno costosi (paste vitree, zolfo e gesso principalmente), di modo che il lettore entra facilmente all'interno di un mondo complesso, a metà fra cultura e *business*, la cui importanza nell'Europa del *Grand Tour* è almeno pari alla profonda 'sconoscenza' in cui è oggi confinato. Le gemme riprodotte sono tutte moderne, alcune dichiaratamente perché firmate da importanti intagliatori settecenteschi, come Flavio Sirletti (1683-1737) o Carlo Costanzi (1705-1781), altre erano all'epoca credute antiche, ancorché certamente contraffatte. Il caso più interessante è quello di un pezzo del *Cabinet des Antiques* di Luigi XIV, apprezzato per antico eppure ispirato non al gruppo vaticano, come sarebbe stato lecito attendersi, ma addirittura alla celebre placchetta argentea di Galezzo Mondella, il Moderno (1467-1528), in cui *Laocoonte* è servito da modello per il Cristo della *Flagellazione* di Vienna (M. LEITHE-JASPER, sch. nr. 25, in *Renaissance Master Bronzes from the Collection of the Kunsthistorisches Museum Wien*, Smithsonian Institution Traveling Exhibition Serv., ed. by M. Leithe-Jasper, London, Scala Books, 1986, pp. 125-127). — Il taglio scelto da questo volume in chiave di cultura regionale indica una strada suscettibile di essere seguita da altri. Non ci sono dubbi che buona parte dei percorsi della fortuna del *Laocoonte* debbano ancora essere individuati, specialmente per l'Ottocento avanzato e il Novecento, e la ricerca per ambiti culturali circoscritti è uno dei possibili antidoti alla soverchiante quantità dei materiali.

Ludovico REBAUDO.